

V O Y A G E
A C E I L A N ,
O U
L E S P H I L O S O P H E S
V O Y A G E U R S .

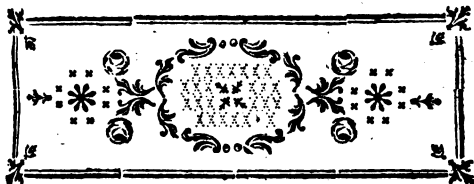
*Ouvrage publié par HENRIQUÉS
PANGRAPHO, Maître ès-Arts
de l'Université de Salamanque.*

SECONDE PARTIE.



A A M S T E R D A M ,
Chez A R K S T É E & M E R K U S ;
A P A R I S ,
Chez H. C. D E H A N S Y , Libraire ,
rue Saint-Jacques.

M. D C C. L X X I .



VOYAGE
A CEILAN,
ou
LES PHILOSOPHES
VOYAGEURS.



CHAPITRE PREMIER.

Réflexions sur l'amitié.

Au récit de Grapin, j'aperçus beaucoup de vivacité dans sa tendresse, bien du malheur dans son choix, & sur-tout une grande disposition à se consoler. Je lui dis qu'une certaine

II. Part.

A

Salvanette, que je n'avois vue qu'un instant, que j'avois aimée avec toute la bonne foi d'un jeune provincial, & qui m'avoit joué avec toute la dextérité d'une fille d'opéra, étoit encore empreinte dans mon cœur.

Il regne dans mon ame, ajoutai-je, une constance opiniâtre qui lui laisse rarement le pouvoir de revenir sur son choix. Il est vrai que plus la passion est forte, plus l'infidélité m'afflige; il reste toujours en moi quelque chose de ma première inclination.

Cette manière d'être, me dit Grapin, fera de vous un ami bien à désirer, & un amant bien à plaindre; pour moi dont l'ame est plus flexible & plus disposée à se plier aux événemens, je ne veux point être la victime de sentimens pénibles. La rapidité de notre course nous avertit d'en profiter. L'intérêt que je prends à votre bonheur m'engage à vous donner une idée suc-

cinte de mon caractère ; je ne tiens qu'au plaisir , & j'évite avec soin tout ce qui peut en affoiblir la jouissance ; je fais pour lui ce que tant d'autres entreprennent pour assouvir leur ambition ou leur cupidité ; je ne vais point le chercher au-delà de ma sphere , je le trouve dans le sein des beaux arts & de l'amitié ; je m'amuse du ridicule , je ris de la sottise : vous voyez que ma gaieté a un fond qui ne s'épuise jamais. Les malheurs de mes semblables fervent à me consoler des miens , qui ne tiennent pas long-tems contre la légereté naturelle de mon caractère : si cette légereté alarme quelquefois mes amis , mon bon cœur les rassure. J'aime que la joie soit répandue autour de moi ; il en résulte que loin de m'affliger de la félicité publique , j'y trouve des alimens qui entretiennent la mienne ; j'écarte tout souvenir importun , & cette raison prépondérante me fait

publier Emilie. Son triomphe seroit complet , si , après avoir causé mes disgraces , elle avoit encore le pouvoir de les prolonger ; ma ressource sera dans mon imagination , aussi vive que peuvent l'être ses passions.

J'ai cru qu'il ne falloit pas moins de trois mille lieues pour m'assurer de ne la jamais revoir. Si j'avois eu le choix d'une habitation encore plus éloignée que Ceilan , elle auroit eu la préférence. Dégagé désormais des liens forgés par l'opinion , je vais commencer à vivre pour moi-même , & c'est de cet instant que je date mon existence ; je ne veux conserver de l'ancien tems que le souvenir de mes amis , & de quelques jours agréables dérobés à la contrainte & à l'importunité. Loin des préjugés que l'ignorance a fait naître , des modes que la petitesse & la frivolité ont réduites en principes , du vain cérémonial qui masque les faux

amis & gêne les véritables, je laisse à mes parens, un puissant motif de consolation, la jouissance de mes biens, & à Emilie la liberté de vivre dans le crime. Je serai plus près qu'eux du parfait bonheur, & jetté dans la foule des extravagances réfléchies qui caractérisent les hommes je n'aurai plus à rougir que des miennes.

Mon cher Grapin, lui dis-je, vous avez le talent heureux de vous séduire : qui peut vous assurer que dans la partie du monde où vous allez vous fixer, vous trouverez les avantages que vous vous promettez : en changeant de pays on ne fait que changer d'esclavage ; vous trouverez en Asie ce que vous fuyez en Europe, des maux inséparables de notre être, dont la rigueur ne peut être adoucie que par nos parens & nos amis.

Ma philosophie, reprit Grapin, est de ne rien prévoir ; à quoi bon entaf-

A iij

ser les combinaisons sur l'avenir, quand on ne peut disposer des événemens. Les hommes à projets ressemblent à Gonneville qui fit les plus belles dispositions pour un voyage des Indes, & qui fut débarquer aux terres Australes, dont il ne soupçonnoit pas même l'existence. Je cherche à tirer parti du présent. La prévoyance émousse nos goûts, affoiblit la jouissance des plaisirs toujours inférieurs à l'idée qu'on s'en est faite. En proie à des maux réels faut-il encore souffrir ceux que notre imagination enfante.

Il ne faut rien outrer, lui dis-je, on se tourmente, on s'abuse, en voulant trop prévoir; on souffre, on manque de tout pour n'avoir rien prévu. L'avenir est un de ces jeux de hasard, où l'on doit parier toujours pour celui qui s'aidera des exemples du passé, de ses propres réflexions & des conseils d'un ami.

Qu'est devenu Macé, s'écria le petit Normand, l'honneur de l'espece hu-

maine : ce galant homme m'apprit qu'un véritable ami est aussi nécessaire que difficile à trouver. Je prends plaisir quelquefois à imaginer que j'en puis faire en Asie d'aussi essentiels qu'il l'étoit pour moi en Europe ; ah mon ami Macé !

On peut encore mieux s'en passer , dit brusquement Alpharabius , qui jusqu'alors avoit paru absorbé dans la méditation : il nous développa ses idées sur l'amitié avec un ton imposant & dogmatique qui annonçoit combien il étoit convaincu de sa supériorité & de notre petitesse. L'amitié , nous dit-il , est un goût exclusif , une vertu stérile que je déclare préjudiciable à l'intérêt général ; les caracteres de Nisus & d'Euriale , d'Achate & de Pirithous , ne sont pas plus dans la nature que le Minotaure ou la Syrenne. Où trouve-t-on des hommes assez unis d'intérêt pour ne former que les mêmes desirs & les mêmes projets , pour ne voir &

ne sentir que de la même manière , & pour confondre leur esprit & leur cœur : supposons qu'il s'en trouve deux dans toute la race humaine , ils seront deux êtres isolés , uniquement occupés d'eux , enfermés dans la sphère étroite de leur intérêt commun , & très-insensibles à celui des autres. Que d'objets dégoûtans , que de motifs , de soupçons & de craintes s'opposent & ferment l'entrée à ce penchant , si noble en apparence , & si dangereux dans ses effets ? Tout bien pesé , je suis de l'avis d'Hyppias qui mettoit le souverain bien à se passer d'autrui.

Quel est d'ailleurs le principe de l'amitié ? un secret amour propre qui nous fait chérir dans autrui les qualités qui se trouvent en nous : il semble que nous multiplions notre être , & nous faisons remarquer avec complaisance dans notre ami un mérite que nous partageons & que nous pouvons louer sans blesser la modestie.

Il faut , répondis-je au docteur , pour juger les vrais amis & pour le devenir soi-même , avoir un cœur droit & sensible ; l'homme né avec ce penchant ne voit point les maux de ses semblables avec indifférence , il sortiroit de son caractère , il détruiroit le principe de son bonheur. Des rapports secrets , l'uniformité des goûts , l'analogie des caractères , exercent sur nos âmes une puissance attractive plus facile à démontrer que celle de Saturne & de Jupiter sur leurs satellites ; c'est , docteur , à ce ressort de la nature plus ou moins développé que nous devons les premiers fondemens des sociétés , & la sûreté du commerce social ; c'est pour ceux qui n'en ont jamais senti l'heureuse impulsion qu'on a fait les loix civiles , frein honteux qui décele notre perversité & un reste de vertu.

L'amitié est une vertu active qui n'est point , comme l'amour , absorbée

A v

par son objet, elle réfléchit avec force fut tout ce qui l'environne, elle prépare les cœurs à s'intéresser aux malheurs d'autrui : nous lui devons ces actes sublimes de bienfaisance, qui font tant d'honneur à l'humanité. J'aperçois dans la tendre & vertueuse amitié de Henri IV, pour Sulli, tout le bien qu'il fit à la France; elle adoucit nos maux, elle répare nos pertes, elle embellit nos plaisirs, elle jouit de ses dons, elle répand sans s'appauvrir. Epicure lui donnoit la préférence sur les autres vertus; elle ne fut pas moins respectée des autres sages, & ce fut chez les Grecs, ainsi que parmi nous, un devoir religieux dont l'excellence, mieux appréciée, composoit de tous les hommes une seule famille. O vertu sacrée ! qu'Helvidius m'apprit à sentir & à connoître, je ne m'armerai point contre tes ennemis; je les plains, ils sont assez punis d'être privés de tes

douceurs, ils souffrent plus de leurs maux, & jouissent moins de leurs plaisirs par l'impuissance de les communiquer; toujours resserrés en eux-mêmes, ils n'osent confier des secrets dont le poids les accable, isolés sur la terre, ils ne fixent leur affection sur aucun objet.

Ces deux hommes, docteur, que vous supposez absorbés par leur intérêt commun, & pleins d'indifférence pour autrui, ne sont que deux misantropes qui, réunis par le rapport de leurs basses inclinations & le mépris général, se communiquent les tristes pensées de leur ame sombre & chagrine; c'est un poison lent qui les consume & qu'ils exhalent au dehors, plutôt par une espèce de besoin, que par l'effet d'un sentiment généreux ou d'une confiance méritée.

Alpharabius trouvoit ma réfutation un peu longue, & Grapin intéressante;

A vj

je l'étendis , moins sensible à la mauvaise humeur de l'un qu'aux suffrages de l'autre.

Quand , leur dis-je , on perd de vue l'intérêt général , quelle en peut être la cause ? une indifférence naturelle , un trop grand attachement à soi-même , ou le mépris de l'espece humaine. Avec un tel caractère , peut on espérer des partisans ? je sçai qu'il est des parjures , des infideles , mais j'aime mieux m'exposer au danger de faire un mauvais choix que de renoncer à l'avantage d'être né sensible ; est-ce un si grand malheur d'être la dupe de ses vertus , on l'est tous les jours de ses vices ?

Hyppias est sans doute très-respectable comme grec & comme ancien , son autorité jointe au suffrage d'un Alfarabius , balance les raisons les plus fortes : mais quand il avance que le souverain bien consistè à n'avoir be-

soin de personne , il auroit dû au préalable délivrer l'espece humaine de ses besoins , de ses infirmités & de ses foiblesses , qu'elle ne peut soulager que par les secours mutuels de chaque individu.

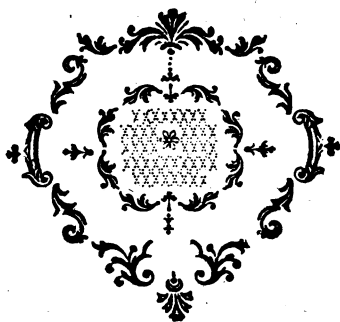
Si la philosophie est l'art d'envisager les choses dans l'ordre naturel , on ne doit jamais confondre l'amitié avec des démonstrations affectueuses , supprimer ses avantages pour exagérer ses abus.

Alpharabius les yeux enflammés de colère de ce qu'un jeune homme eût osé penser autrement que lui , me fit des reproches amers de rebattre les maximes surannées des ennuyeux moralistes de Rome & de la Grece ; je crois entendre , répliqua-t-il , Plutarque , Sénèque instruisant pesamment le genre humain. Quoi ! je serois assez heureux , m'écriai-je , pour avoir quelque chose de commun avec ces hom-

mes respectables? avec des guides aussi éclairés & fideles je ne crains plus de m'égarer; pour vous, docteur, qui aimez à prendre l'essor, & dédaignez de marcher dans une route battue, faites éprouver à la morale une révolution douce & commode; introduisez sur la scene quelque brillant personnage qui fasse diversion par la singularité de ses traits, & nous délasse de la triste monotomie de ces anciens sages, de ces bons Gaulois qui pratiquoient la vertu sans l'analyser. Quelques petits esprits, il est vrai, assurent que le goût du paradoxe fait tous les jours de mauvais raisonneurs & de plus mauvais citoyens, mais leur autorité mise en calcul, n'ajoute rien à la somme totale.

Alpharabius sentit & repoussa vivement l'ironie, & après un débordement de sa bile sur les sages anciens & modernes, il finit par nous pro-

tester qu'il étoit l'ami des hommes ;
c'étoit nous démontrer combien l'a-
mitié pouvoit être dangereuse.





CHAPITRE II.

Passage de la ligne, confidence d'Alpharabius.

C'ÉTOIT ainsi qu'à l'aide d'un vent médiocre & de quelques dissertations, nous franchissions le cercle équinoxial, & nous approchions des côtes orientales du Bresil, pour tirer des vents d'ouest tout le parti possible. Leur retour est assez régulier, leur direction assez constante, mais un retardement imprévu pouvoit nous désoler; nos craintes & nos espérances étoient assujetties à un petit mouvement de l'air. Quand on est sur mer l'on dépend du caprice des vents, & sur la terre on est assujetti aux caprices des hommes; qu'est-ce qui vaut le mieux? Placés

entre le nouveau monde & l'ancien ; également éloignés de l'Europe & du Cap de Bonne-Espérance, nous jouissions rapidement des saisons & de la variété des climats. L'hiver commençoit sa course au moment que nous avions commencé la nôtre ; nous avons trouvé le printemps au Cap de Finistere, l'été vers les Canaries, l'automne au-delà de l'équateur, & l'hiver nous attendoit au Cap de Bonne-Espérance ; semblables aux habitans de Mercure, nous allions éprouver en trois mois toutes les révolutions de l'année.

Le soleil est maintenant entre moi & ma patrie, dit Grapin, une forte barrière me sépare d'une épouse volage & parjure, & je ne dois regretter que Macé, mon cher Macé ; je vais trouver la franchise & l'indépendance, germe du bonheur. Voici sur quoi j'appuie mes espérances, les maximes Européennes n'ont point encore infecté les extrémités de l'Asie,

où l'homme est resté plus près de sa condition naturelle, & conséquemment il a moins de besoins & de desirs; il est aussi plus libre & plus gai, moins tourmenté par l'intempérance de tout prévoir, & par la malignité de nuire. Les Chingulais doivent être bons & simples, & je m'accorderai fort bien avec eux; j'entends dire tous les jours, les hommes sont par-tout les mêmes, ils se ressemblent par les passions; mais ces passions ne sont-elles pas altérées, modifiées par différentes institutions humaines? l'opération du bien & du mal est-elle la même dans tous les pays? la félicité d'un habitant de la Colifornie ne sera jamais enviée d'un Européen. L'empire de la nature est borné, celui de la coutume est illimité: il affoiblit sans cesse celui de la nature. De-là cette variété de nuances qui font méconnoître les couleurs primitives; de-là ces usages qui paroîs-

sent si beaux chez un peuple & si indé-
cens chez un autre. L'Allemand est
fier de l'ancienneté de sa race, un
Tartare ne veut sçavoir que la généa-
logie de ses chevaux, & peut-être a-
t-il raison; ils sont moins sujets à dé-
générer.

Les habitans de Melinde sont adroits
& gauchers: ils ont en cela suivi la
route indiquée par la nature; ce n'est
pas sans peine qu'on enseigne à nos
ensans l'art de la contrarier. L'ana-
tomie démontre que le côté gauche de
l'homme est le mieux constitué; la su-
périorité reconnue dans cette partie
de nos organes lui suppose une impres-
sion plus vive & plus distincte, mais il
n'est pas moins extravagant à Melinde
qu'à Paris d'accorder à l'un de ses bras
le privilege exclusif d'être utile.

Les Malabares regardent comme
une indécence de toucher des levres
le vase dans lequel on boit; c'est sur

ces ineptes minuties que des voyageurs jugent les nations, & que des pédans assignent le ridicule. J'aimerois à voyager avec un de ces censeurs dans les états du roi de Mina ; après avoir examiné les édifices, les jeux, le culte & les ajustemens, il fixeroit son attention sur le monarque, portant des plaques d'or aux bras & aux jambes, une pesante chaîne à son col, & des grelots à sa barbe, qui annonçant sa présence, préparent la multitude à le recevoir avec respect ; je parcourerois les différentes cours des noirs souverains d'Afrique ; je n'oublierois pas celle du Monomotopa : mais je n'y ferois pas un long séjour. Il y a toujours à sa suite cinq cens boufons, & je hais prodigieusement les mauvaises plaisanteries, sur-tout depuis l'aventure de mon Emilie. Sa garde ordinaire composée de deux cens chiens, est fort incivile & peu décente pour un empereur. Eh !

l'espece humaine lui paroît-elle assez avilie pour n'oser lui confier le soin de sa personne ?

Mon compagnon seroit sans doute scandalisé d'un tel spectacle ; les yeux de ses semblables ont plus de part que leur esprit aux arrêts qu'ils prononcent. Il ne traiteroit pas mieux les habitans du Pégu , qui nourrissent des crocodiles pour leur défense , & le grand Mataram , qui se fait garder par un sexe naturellement foible & timide. Les modes & les coutumes locales sont fondées sur des raisons que le voyageur n'a pas le loisir d'approfondir , & qu'il a tort d'apprécier , les usages qui n'ont d'influence ni sur le bien ni sur le mal , sont égaux. Les crocodiles du Pégu sont aussi bien imaginés que les oies du capitolé. En France on vous aborde avec un pied tendu , le corps doucement incliné , & les bras tombans négligemment en avant ; l'Europe

imitatrice a emprunté ces grâces gênantes & prosrites par la nature : un Asiatique, abrégeant l'accessoire, met simplement son pied hors de sa chaussure ; cette civilité ou cette impertinence, comme on voudra l'appeller, exprime la même idée avec des signes différens. Pourquoi prodiguer les éloges ou distiller le mépris sur ces sublimes distinctions, sur ces cérémonieuses bagatelles qui rendent les hommes si sots & leurs assemblées si tristes ?

Un bel esprit a joliment dit que les Japonnois sont nos antipodes moraux, parce que chez eux les femmes vont la tête nue, parce que chez eux le noir est une couleur gaie, & le blanc une couleur triste ; mais moi qui ne suis point bel esprit, je n'apperçois aucune contradiction morale entre le noir & le blanc, entre une tête rase & une autre bien garnie, entre un vêtement ample & commode & un habit

qui semble fait pour mettre le corps à la gêne : vous plaisantez agréablement sur les chiens qui défendent l'entrée du palais impérial, mais souvenez-vous que les Malouins n'ont eu long-tems que des dogues pour veiller au salut de leur ville ; n'avez-vous jamais réfléchi que des rois citoyens, idoles de leurs sujets se font garder en Europe par des étrangers mercevaires ? mon stupide observateur scandalisé de ne trouver rien de parfaitement semblable à lui, seroit un de ceux dont Montagne dit qu'ils regardent comme foux ceux qui ne sont pas foux de leur folie. Mais puisque les caractères & les mœurs ne sont rien pour lui, je vais le promener dans le Congo, où il verra des soldats sous les armes en bonnet quarré, ce qui joint à leur peau noire, leur donne l'air de certains religieux Européens faisant sur les Espagnols la conquête du Paraguay. Le prince les

passé en revue ayant le corps à demi nud , une mitre de feuilles de palmier sur la tête , & pour surcroit d'ornement une belle queue de cheval flottant avec grace & grandeur sur ses épaules ; cette queue de cheval est au Congo une marque de grandeur comme elle est chez les Turcs un signe de guerre.

Toutes ces singularités ne frappent point un homme accoutumé à ne mesurer que des surfaces , à ne former ses idées que sur des rapports artificiels. Un personnage de cette importance n'est pourtant qu'un sot voyageant , & tout sot doit être sédentaire comme tout fou doit être renfermé.

· Votre dernière proposition me paroît juste , dis-je à Grapin , mais la sottise aime à se montrer & à se répandre au loin : elle cesseroit d'être ce qu'elle est si elle sçavoit s'apprécier. Ce qui me surprend , dit Grapin ,
c'est

c'est le bizarre entêtement de nos François pour leurs modes. Le voyageur qui peignit leurs usages il y a dix ans, seroit obligé d'emprunter des couleurs nouvelles pour les faire connoître aujourd'hui. Les autres nations plus constantes en adoptant une mode, n'ont fait en cent ans qu'une sottise : mes compatriotes en font cent par année. Les negres du Congo ont pris leur ajustement des missionnaires qui vinrent au commencement du dix-septieme siecle leur prêcher la religion Chrétienne, & c'est peut-être tout ce qu'ils ont conservé. On assure pourtant que le roi d'aujourd'hui est idolâtre & Chrétien. Craint-il quelque chose des Européens ? il se fait Catholique. Craint-il une révolte ? il se fait idolâtre huit jours après. C'est ainsi que les empereurs Grecs promettoient de se réunir à l'église Latine quand les Turcs étoient aux portes de Con-

II. Partie.

B

rantinople. La peur est très-persuasive. L'amour de soi préside à toutes les délibérations. La pluralité des femmes est encore un grand obstacle aux conquêtes du Christianisme dans l'orient, le peuple fait pour ses plaisirs ce que l'empereur fait pour ses intérêts. C'est une chose étrange de voir ces pauvres gens se donner à tous les diables pour avoir la liberté d'avoir plusieurs femmes; & moi je m'y ferois donné pour en avoir pris une : ils ont grand tort de se damner pour jouir d'un tel privilège.

Alpharabius, retiré en lui-même pendant cet entretien, sembloit méditer quelque sujet important. Les muscles de son visage étoient dans une agitation violente; tantôt il sourioit à quelques traits hardis; tantôt ses lèvres, par un mouvement involontaire, laissoient échapper des mots sans liaison, & préparoient au dénouement

dé la scène ; quelquefois immobile , l'œil fixe & le front ridé , il paroissoit enfoncé dans les plus graves réflexions ; ses regards fiers & dédaigneux par intervalle annonçoient qu'il vouloit être consulté , & ne pas être confondu dans la foule. Ennuyé d'attendre des déférences qu'on ne soupçonnoit pas lui être dûes , il punit cette omission par un débordement capable d'ébranler toutes les loix , tous les principes reçus & toutes les institutions humaines. Jamais l'erreur n'eut un apologiste plus véhément ; une érudition compliquée , un mélange du profane & du sacré formoient un assortiment bizarre qui rendoit problématique sa condition dans l'empire des sciences. Il étoit si impétueux dans la dispute , qu'il étoit en avance de cinq ou six propositions avant que le petit Normand , malgré sa vivacité naturelle , eût pu répondre à la première. Enfin il entra en matière.

B ij

Je considère les hommes, dit-il ; sous deux aspects différens. Je commence par l'homme de la nature , indépendant , parce qu'il ne donne & n'exige rien , parce que ses besoins se trouvent en proportion avec ses forces , sage parce que ses desirs ne vont point au-delà de ses besoins.

J'examine l'homme dans la société , renonçant à tous ses avantages pour jouir de ceux qui ne sont que d'opinion , accablé par une foule de besoins qu'il ne devoit pas même connoître , esclave ou tyran de tout ce qui l'environne , dans ses desirs multipliés toujours au-delà du possible. Tâchons de simplifier ce point de vue & de déterminer par quelle gradation l'homme a passé du premier état au second , passage qui n'a pu se faire qu'à l'aide de la force ou de la séduction , puisque le sacrifice de la liberté ne peut être volontaire. Le premier

homme , isolé sur la terre , n'eut d'autre besoin que celui de se reproduire , ni d'autre soin que celui de pourvoir à sa subsistance. La nature libérale y a sagement pourvu. Elle lui offre des racines , des fruits qui n'exigent ni travail ni culture ; il se désaltère au bord d'un ruisseau ; l'épais feuillage d'un bois le garantit des ardeurs brûlantes du soleil ; un lit de mousse est toujours préparé pour le délasser , & son sommeil est aussi doux que sa vie est paisible. Heureux jusques dans ses rêves , il ne se réveille que pour chercher une nourriture aussi simple , aussi facile que celle qu'il a trouvé la veille.

C'étoit ainsi qu'il passoit ses jours dans la paix & l'innocence , lorsque d'autres hommes en troublèrent la douceur , en croyant la partager. Tous nos malheurs ont tiré leur source de cette mauvaise combinaison ; les hommes étoient nés pour vivre séparés ;

des idées de plaisir, d'intérêt, de sûreté, les ont réunis & corrompus. C'est une vérité démontrée par la comparaison des mœurs des habitans des villes, avec celles des habitans de la campagne.

Ce n'est point, repris-je, une mauvaise combinaison qui a formé les sociétés, mais un attrait invincible auquel se joint une cause physique. Tous les climats ne sont point également favorisés de la nature : il en est peu qui conviennent à l'être dépourvu de tout ; les contrées fertiles où les dons de la terre se renouvellent sans cesse, furent les seules habitées dans l'enfance du monde ; les ustensiles propres à faire fructifier un terrain inculte, avoient besoin du secours du temps & de l'expérience.

Voici donc, interrompit le docteur, plusieurs individus partageant la subsistance du premier, bientôt elle de-

vient plus difficile. Un arbre furtivement dépouillé est un attentat qui révolte & blesse l'équité naturelle. C'est alors qu'un amour excessif de la propriété commence à jeter de profondes racines dans les cœurs déchirés par la défiance & la crainte, & que l'intérêt devient le moteur & l'agent de tous les crimes.

L'espece se multiplie & se gêne : elle est forcée de s'étendre : on s'arme contre les bêtes féroces qu'on surpasse en cruauté. Un arc, des flèches, grossièrement travaillés, furent les premières armes employées par la crainte ou la nécessité. Elles servirent bientôt à protéger l'injustice & la violence. Le foible, chassé de son domaine, va chercher un homme plus foible que lui qu'il dépouille & qu'il chasse à son tour. Telle est l'origine des conquêtes. On s'égorgeoit pour un champ, pour un mouton, comme on fait égorger

aujourd'hui des milliers d'hommes pour un château, ou tout au plus pour une province.

Vous voyez, répliquai-je au docteur, que le mal est bien ancien & bien invétéré, quoiqu'en dise Platon dans sa république, l'abbé de Saint Pierre dans sa ligue Européenne, & Jean-Jacques dans son contrat social; je doute de l'efficacité de leurs remèdes. Il faudroit qu'il n'y eût sur la terre ni ambitieux ni esclaves pour les servir. On peut douter des vertus du premier âge. Vous concevez qu'il est aisé d'être doux lorsque rien ne contrarie, d'être humain lorsqu'on n'a d'autre ennemi que soi-même, d'être pacifique lorsqu'on vit seul; mais ces vertus deviennent illusoires dans l'état social. Le premier homme eut, comme nous, ses passions qui, semblables aux matières sulphureuses, n'attendoient qu'un premier choc pour se développer.

Tous les abus dont on marque les progressions ne peuvent être regardés comme un vice originaire , me répondit Alpharabius ; l'art de subsister devenant chaque jour plus pénible , le fort obligea le foible à travailler pour lui. Où fuira ce dernier pour ne point cesser d'être libre ? par-tout il rencontre des hommes aussi injustes , aussi cruels que le premier : par-tout les fruits de la terre sont refusés avec dureté ou défendus avec courage. Il revient triste & confus au lieu de sa naissance , & consent à travailler pour son oppresseur , premier fondement de la servitude encore éloignée de ce qu'elle est aujourd'hui : elle n'étoit point étayée de la sanction publique , le dernier excès de foiblesse & de lâcheté.

Je vois les hommes qui s'assemblent pour se donner un maître. Eh , qu'il leur a dit que ce maître cessera d'être

B v

homme , c'est - à - dire aussi méchant qu'eux , & qu'il n'abusera point d'une puissance illimitée , tandis qu'ils abusent eux-mêmes d'une puissance qu'ils tiennent de la nature !

C'est , repris-je , le peu d'empire que nous avons sur nos propres mouvemens , c'est le despotisme de chaque particulier , l'amour de l'ordre , & sur-tout l'abus de la liberté qui nous en a fait sacrifier une partie pour conserver l'autre. C'est cette portion abandonnée qui constitue le pouvoir du souverain , dépositaire de la volonté générale , le défenseur de nos possessions , & le chef de la ligue formée contre l'oppression du plus fort. Erreur grossière , s'écria le fulminant docteur , vous craignez la loi du plus fort. Et comment appellerez-vous celles que les rois vous imposent ? Je n'aurois sans eux que l'homme adroit & robuste à craindre , & je me trouve maintenant

pour ennemi le scélérat opulent, qui, pour me perdre, prostitue son crédit, le méchant en place qui se sert de sa force, le courtisan adroit qui me prête ses vices. Entre deux maux il faut faire un choix, & je préférerai toujours les abus qui naissent de la liberté à ceux qui naissent de la servitude.

Les hommes ont appréhendé, dites-vous, les suites de la liberté? Ne semble-t-il pas que ce soient des forcenés qui, dans un moment lucide craignant de se déchirer, tendent les bras afin qu'on les enchaîne?

Ce sont au contraire les forcenés qui brisent leurs chaînes, repris-je, le sage ne se souleve jamais contre une autorité qui, loin d'attenter à sa liberté, lui en assure l'exercice. Il se trouve heureux d'avoir un tribunal qui, quoique exposé à l'erreur & à la séduction, est plus équitable que la multitude. Une femme se plaint à Soliman II,

que des soldats avoient enlevé ses meubles pendant qu'elle se livroit au sommeil. Tu dormois donc bien profondément , lui répondit le sultan ? Oui, reprit-elle , je sçavois que ta haute-tesse veilloit pour moi. Cette femme avoit une idée juste & noble des devoirs d'un souverain & des avantages qu'on en doit attendre.

Pauvres insensés ! s'écria Alpharabius , cette chimere valoit-elle le bien que vous avez perdu ? Heureux encore si le prince qui regne est despote : vous n'aurez que ses vices à combattre ; mais si elle est limitée , vous aurez à vous défendre des attentats de tous ceux qui partagent sa puissance. Que je regrette ces temps , où l'homme étranger à tout , uniquement occupé du soin de son être , n'influoit ni en bien ni en mal sur le sort de ses voisins ! La prudence humaine , faussement alarmée , a cru pouvoir généraliser ce qui

n'est point fait pour l'être, & composer de tous les intérêts un intérêt public. Qu'est il arrivé ? L'intérêt particulier a prévalu. Osons préférer la voix de la nature à la séduction des préjugés. Comment un homme a-t-il pu voir son supérieur dans son semblable ? La réunion des premiers habitans de la terre pour combattre les animaux carnassiers, est l'image du gouvernement républicain, qui seul ne déroge point à la dignité de l'homme.

Je vous répons, docteur, que cette égalité prétendue n'est pas plus dans la nature que dans l'état de société. Prenez au hasard deux hommes pour les faire vivre ensemble ; observez-les exactement, & vous conviendrez que l'un est fait pour commander à l'autre. Vous distinguerez dans celui-ci un corps plus agile & plus robuste, une ame plus noble & plus élevée, un génie plus étendu, un caractère plus

insinuant. La force ou la séduction lui donneront avec le temps une supériorité qui fera l'ouvrage de la nature.

Vous prétendez , continuai-je , que le gouvernement républicain est le plus conforme à la nature ; mais je ne vois pas qu'elle l'ait établi dans aucun lieu. Rome & Carthage , Athenes & Lacédémone dans leur origine ont été gouvernées par des rois , nous avons trouvé des chefs , des caciques chez les sauvages. Par-tout l'autorité plus ou moins tempérée fut le partage d'un seul ; si j'approche du berceau du monde , je vois le pere des humains obéi & respecté de ses enfans , nous donner l'idée & l'exemple d'un monarque. Les patriarches furent rois dans leur famille. L'ordre n'impose-t-il pas la nécessité de la subordination ? Qui terminera nos différens si nous ne reconnoissons point d'arbitre ? Alpharabius n'allez pas me croire une ame servile &

flétrie , j'abhorre autant la tyrannie que je respecte une autorité légitime , vous ne me verrez jamais ramper en esclave chez les grands , ni m'élever en fanatique contre les loix de ma patrie & les volontés de mes maîtres. Il n'y a point de société où personne ne sçait obéir ; où personne n'a le privilège de commander.

Les hommes , ajouta le docteur , sont des aveugles qui se laissent conduire par d'autres aveugles. Ils avoient des souverains avant de leur avoir imposé un frein qui réprimât l'abus du pouvoir. Avant Confusius , il n'y avoit pas de loix fixes à la Chine ; les Romains n'en connurent que sous Numa. Quel secours peut-on attendre de ces loix ! Ce sont elles qui ont causé la subversion totale ; elles ont rendu toutes nos imperfections permanentes & sacrées. S'il en est d'équitables , j'en porte le même jugement qu'Anacharsis ,

ce sont des toiles d'araignées qui ne retiennent que les mouches, les gros insectes fripons & méchans passent au travers.

Vous respectez le souverain comme le défenseur de vos privilèges, comme un pasteur vigilant qui sans cesse est occupé du soin de son troupeau, qui sacrifie au bonheur général tous les agrémens de sa vie. En vérité si cet être chimérique existoit, sa destinée seroit bien à plaindre. Le métier de roi seroit plus pénible que celui de son cocher, il est plus facile de pourvoir aux besoins des chevaux qu'à ceux des hommes.

J'ai bien une autre idée, dis-je, du glorieux emploi de souverain, c'est un bon pere de famille, attentif à soulager ses enfans : il les aime, il en est aimé. Voilà la récompense de ses travaux, & il partage avec eux la douceur des jours fortunés qu'il fait naître,

On ne se fatigue jamais à faire des heureux. Le scélérat est plutôt rebuté de son état que l'homme de bien. Un bel esprit a dit que la femme honnête est bientôt lasse de son métier ; & moi je pense que la prostituée est plutôt lasse du sien. Contribuer à la félicité du plus grand nombre, est le plus beau privilège du trône. Est-ce à vous à murmurer contre l'autorité souveraine, vous qui n'en avez recueilli que les fruits sous le regne d'un monarque dont la bonté compatissante fait la censure de beaucoup de souverains, comme elle devrait être leur modèle ? Vivre sans chef, rejeter le frein de l'obéissance ; c'est renoncer à la qualité d'homme pour se ranger dans la classe des bêtes conduites par leur instinct.

L'animal, dites-vous, reprit le docteur, n'est guidé que par un instinct grossier ! ô reptiles orgueilleux ! Quelle

est celle de vos facultés dont vous n'avez pas abusé ? Si la raison est inséparable de l'ordre , avez-vous droit d'y prétendre & d'afficher une supériorité qui n'existe réellement que dans les moyens de vous égarer ?

Le pétulant docteur arrangea ensuite le monde à sa manière , le soulagea du fardeau des loix , établit une égalité parfaite , renversa le trône & l'autel , & nous ramena à l'état de pure nature où les hommes sans loix , errans dans les forêts , n'avoient de société qu'avec les tigres & les ours. O mes amis , s'écria-t-il , qui pourra vous mettre dans la position du sage ? Heurté dans sa course par les préjugés , scandalisé du spectacle affligeant des vices , combien lui en coûte-t-il pour apprendre aux hommes à se connoître & à se corriger ? On le persécute , on le fuit comme un miroir qui ne présente que des objets difformes. Triste

& dangereux emploi de dire la vérité à ceux qui craignent son flambeau, de briser l'idole que l'ignorance révere, de rétablir tout dans l'ordre primitif sans égard aux intérêts des grands & aux systèmes politiques des ames ambitieuses !

J'ai parcouru différens États de l'Europe, j'ai long-temps cherché des hommes faits pour l'entendre & des souverains prêts à me seconder. Hélas ! qu'ai-je trouvé ? des esclaves & des tyrans, des dupes & des fripons, des orgueilleux cherchant à opprimer ceux qui font appercevoir leur petitesse : jugez si j'ai trouvé des ennemis & des persécuteurs.

C'étoit ainsi qu'Alpharabius se plaignoit des souverains & des particuliers qu'il alloit insulter chez eux. Leur mépris pour sa personne étoit une injustice ; leur indifférence pour ses opinions, un aveuglement. Il réfléchissoit

dans l'amertume de son cœur , sur cette perversité générale , lorsque Grapin lui dit : Vous me rendez mécontent de moi-même , & vous me forcez , pour vous justifier , de faire le procès à une génération entière. J'ai remarqué dans le monde beaucoup plus de foux que de méchans , abondance de fots & de fripons dont on grossit toujours le nombre , quelques honnêtes gens dont on parle peu : voilà ce qui m'a paru composer l'espece humaine.

C'est que vous ne la voyez pas avec les yeux d'un philosophe , reprit Al-pharabius.

Je m'en sçai bon gré , reprit Grapin , il en est qui sont les plus intolérans des hommes , & qui sans cesse prêchent la tolérance , qui font l'éloge de la modération après avoir vomi un torrent d'injures. Y a-t-il rien de plus inconséquent que de prendre un ton de supériorité & de despotisme

dans un livre où l'on se propose d'établir l'égalité primitive parmi les hommes. Cette mauvaise humeur de nos misantropes a sa source dans la réception qu'on leur a faite dans deux ou trois cours de l'Europe : souverains, comblez-les de bienfaits , il n'y aura plus de tyrans sur la terre : loix, respectez leurs passions & leurs paradoxes, on vantera votre pudeur & votre fainteté : peuples, amusez-vous de leurs audacieuses boutades , & vous passerez pour bons & éclairés.

Le sombre docteur nous fit part les jours suivans des terribles combats qu'il avoit soutenus , comme philosophe , bel esprit & législateur. Apôtre & martyr de la raison , il eut des persécuteurs , & ne fit jamais de prosélites. Je ne crois pas le lecteur assez intéressé à sa destinée pour entrer dans le détail des anecdotes de sa vie , qu'il nous découvrit pendant que le vaisseau,

dirigé par Vander & son pilote , con-
tinua sa route , passa le tropique du
capricorne , & s'approcha des terres
habitées par les Cafres,





CHAPITRE III.

Pieuse invective contre les Perturbateurs de l'ordre,

DEUX Alpharabius qu'on daignerait encourager, bouleverseroient le globe, nous disoit Grapin. Cette effervescence seroit très - préjudiciable aux mœurs, il en résulteroit un désordre inséparable des grands changemens. Le faste de zèle dont le docteur se pare, un style animé par l'enthousiasme, quelques vérités associées à ses paradoxes, l'image d'une liberté séduisante présentée à des hommes remuans & avides de nouveautés, seroient éprouver une révolution funeste à l'ordre social. Toute loi, tout devoir perd son ascendant lorsqu'il est permis à chaque particulier de les discuter. Les séditions, la subversion des

mœurs, font les suites de ces attentats politiques. O Montesquieu ! l'homme de tous les siècles, la gloire & le flambeau de l'humanité, je t'écoute avec un saint respect, lorsque tu dis aux hommes faits pour t'entendre, de ne toucher aux loix qu'avec une sage défiance qui fasse connoître combien elles sont saintes & respectables.

Il est dans le gouvernement un certain droit politique, & dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne sçauroit assez reconnoître. Je conçois que la rouille des siècles d'ignorance, l'empire de l'opinion, les vues bornées des commentateurs ont dû introduire des vices dans quelques branches de la législation ; c'est aux écrivains éclairés à les appercevoir, c'est aux personnes en place à les réformer. Mais je ne découvre dans les déclamations du docteur, que les entreprises d'un furieux
qui

qui veut tout renverser, & jamais la conduite d'un sage, ami de l'ordre. C'est un mauvais politique qui ne sçait corriger les abus de l'état monarchique qu'en introduisant les vices de l'anarchie. Si tous les hommes étoient capables d'applaudir à ses systêmes, je les croirois aussi méchans que lui.

La crainte de voir les loix de la Chine renversées, m'obligea de faire quelques remontrances au docteur sur son projet. Permettez-moi, lui dis-je, respectable Alpharabius, de vous exposer les obstacles que vous aurez à vaincre, & de vous prévenir sur les coups que les Chinois vont vous porter. La nature, diront-ils, ayant mis dans le cœur des hommes des passions dont l'activité impatiente ne peut être balancée par la raison universelle; très-foible chez les uns & mal reçue chez les autres, nous desirons conser-

II. Part.

C

de respecter l'Être suprême , de regarder tous les hommes comme nos frères , d'être sans attachement pour les biens temporels qui , dans l'état de la nature , portent les hommes à s'égorger.

2°. Ces peuples n'aimeront-ils pas mieux tenir leurs loix de Dieu même que de son serviteur Alpharabius ? En les présumant sorties d'une source divine , elles auront bien plus de poids sur les esprits entraînés vers le mal par l'effet d'une complexion vicieuse qu'ils tiennent de la nature.

3°. Si cette religion reçue étoit controuvée , une telle imposture produit trop de biens pour qu'un philosophe ait le droit de la combattre ; l'obscurité des mystères fait le mérite de la soumission. Qu'importe que l'orgueil soit révolté du voile dont Dieu couvre sa majesté , quand l'excellence de la morale qu'il prescrit fait notre bonheur.

4°. Ne seront-ils pas en droit de vous dire que la raison universelle renfermée dans une douzaine de têtes philosophiques, agira plus puissamment sur nous lorsqu'elle sera soutenue des préceptes divins & des loix positives. Peut-on trop multiplier les liens qui attachent à la vertu ? En rompre un seul, c'est affoiblir tous les autres; tel homme est retenu par les propres mouvemens d'un cœur droit, tel autre par la crainte des châtimens dont la religion le menace; celui-ci par le glaive des loix civiles, celui-là par le concours de tous ces ressorts agissans à la fois sur son ame, & se prêtant un mutuel appui. La religion produit sur l'esprit des peuples les mêmes effets que l'honneur parmi les hommes d'une condition élevée.

5°. Répondez, sublime Alpharabius, aux questions que ces peuples grossiers pourront vous faire. Il vous

demandèrent qui vous êtes ? de quel droit vous venez renverser les constitutions nationales , & si les volontés générales doivent être soumises aux vôtres ? si , lorsqu'on fait appercevoir dans les loix quelque vice , ou dans la religion quelque abus , on doit prendre le ton d'un rebelle ou celui d'un sujet modeste & soumis ?

6°. Si l'on vous proscriit , aurez-vous sujet de vous plaindre d'une guerre où vous êtes l'agresseur ? Le souverain qui impose le silence aux raisonneurs téméraires , aura-t-il tort de punir l'insolent qui insulte aux princes , aux loix & aux citoyens par de scandaleux diatribes , qui traitent de fanatiques des hommes zélés pour la paix & la vérité ? Souffrez , vous diront les Chinois , que nous laissons les choses telles qu'elles sont , que les bons citoyens continuent à servir leur souverain , à respecter nos bonzes tant

qu'ils autont des mœurs. Nous ne croyons pas renoncer à la liberté de penset en proscrivant la licence de blasphêmet contre le ciel, le trône & la patrie.

Cette apostrophe ne convertit pas le docteur qui, d'un ton de dédain, me dit : Vous parlez en homme vulgaire, je dois agir en sage.

Gravin, pour faire changer la scène ; se jetta sur les discussions littéraires, autre genre de folie qu'on peut regarder comme la fièvre des auteurs. Le docteur s'escrima à toute outrance contre les prétendans au bel esprit, & tous les écrivains de son siècle qui n'étoient pas dignes d'être ses disciples. Il nous parla des coups terribles qu'il avoit portés, où le sel de l'épigramme, les odieuses personnalités, les traits envenimés de la satire étoient répandus sans pudeur ; mais le trait le plus noir étoit d'avoir attribué plusieurs de

ses ouvrages à ses adversaires, vengeance ingénieuse que les ennemis de Voltaire devroient employer pour s'assurer de leurs succès : je compterois plus sur ce secret que sur leurs réfutations.

Ces basses dissentions, s'écria Grapin, qui semblent consoler le vulgaire de son ignorance, sont le triomphe des sots & l'opprobre des gens de lettres. Si tels sont les précepteurs des hommes, Alpharabius a raison de dire que leurs disciples doivent tous être méchans. Comment concilier l'amour des sciences avec la haine contre ceux qui les cultivent ? Ah ! m'écriai-je à mon tour, mon ami Pangrapho, condamné à la diète dans son grenier, me paroît plus respectable que tous ces ambitieux littérateurs qui, pour une indigestion, vont déchirer leurs rivaux à la table des riches. Indifférent à l'éloge, il ne lit jamais les li-

belles de peur de succomber à la tentation de répondre avec aigreur à la malignité d'une injuste censure.

Nous passâmes des dissentions littéraires aux querelles théologiques plus intéressantes par leur objet, plus funestes par leurs conséquences. Nous convinmes qu'elles avoient fait naître plus d'erreurs qu'elles n'en avoient détruit, qu'elles sembloient être l'ouvrage des indifférens pour allarmer les fideles & pour faire triompher les impies. En voyant la dignité de la cause, & la mauvaise foi de ses défenseurs, il est difficile de concevoir que la sagesse suprême ait confié ses intérêts & le dépôt des vérités éternelles en de si mauvaises mains.

Les docteurs Musulmans agiterent sous le Califat de Mokavakel, si l'Alcoran étoit créé ou incréé. Que vous importe, dit le Calife, pourvu que vous pratiquiez ce qu'il vous com-

mande. Cette réponse est une leçon donnée à nos athlètes fougueux qui prêchent l'évangile un poignard à la main. C'est à l'intempérance de l'imagination, au délire de l'orgueil, qu'on doit imputer ces combats où les vainqueurs & les vaincus, à force de dire & de recevoir des injures, achètent le mépris public, & semblent dégrader la religion & les lettres sous le précieux prétexte de les défendre.

Eh ! messieurs les auteurs, ne pouvez-vous avoir de l'esprit qu'aux dépens de votre cœur ? Serez-vous Corneille ou Racine, quand vous prouverez que S. . . . avilit la scène ; que ses pièces, souffertes par l'illusion des acteurs, impriment à la multitude qui les applaudit un ridicule qu'elle partage avec lui. Quand je hasarde une production, c'est le public que je choisis pour juge, & non pas l'abbé de Fontaine. Le public ne vous a point


choisi pour être l'interprète de son goût ; il rend lui-même ses arrêts ; il place Quinaut au rang des grands hommes, sans consulter Boileau ; il tient compte des efforts qu'on fait pour lui plaire, & l'auteur, qui a manqué son but, lui paroît assez puni. Il ne reconnoît point la compétence du tribunal établi par Ronfré ; bon par tempérament & malin par métier ; il lui conteste le droit de juger Voltaire, qu'il admire en silence & qu'il déchire en public ; c'est un mari jaloux, qui maltraite le jour la femme qu'il caresse la nuit. Oh mon cher Ronfré ! je rends justice à ton cœur, parce que j'en connois la trempe ; mais je ne puis pardonner à ton esprit ingénieux à découvrir des taches & à se dissimuler les beautés : tu ressembles à ces oiseaux de proie qui préfèrent des viandes fétides & corrompues aux plus salubres productions de la terre. Pour-

C v

quoi, infidèle à toi-même, relever les essais informes de la médiocrité pour rabaisser le génie ? Pourquoi dérober à César la gloire d'avoir vaincu à Pharfale, à Villars, l'honneur de la journée de Denain, pour l'attribuer aux gougeats de l'armée ? Je vois ton emblème dans les Titans, aussi célèbres par leur audace que par l'extravagance de vouloir détrôner Jupiter. Je voudrais que nos critiques gravassent dans leur esprit cette maxime d'un des plus beaux génies de l'Europe. . . . La critique peut être considérée comme une ostentation de sa supériorité, & l'effet d'un mauvais naturel.

Inviter à suivre l'exemple de ce grand homme, c'est proposer le vol de l'aigle pour modèle à des insectes nés pour ramper.





CHAPITRE IV.

Arrivée au Cap de Bonne- Espérance.

VOICI l'époque où l'époux d'Emilie & l'amant de Salvanette, grands partisans de la Terre-Ferme, vont oublier qu'ils ont été malheureux. Le navire d'un automate Hollandois a peut-être été le lieu où les plus graves sujets ont été discutés, depuis que la fureur de raisonner a saisi les hommes de tous les états. Je crains d'ennuyer par des dissertations des lecteurs plus jaloux de s'amuser que de s'instruire ; mais il falloit suppléer au défaut d'avanture qu'on ne peut avoir sur mer.

Enfin le 3 de Juin fut le jour favorable où nos yeux, fixés vers l'Orient, découvrirent les côtes de la Cafrerie,

dont la teinte bleuâtre se confondoit avec les nuages qui terminoient l'horizon. Un vent d'ouest-sud enflait nos voiles, & nous étions à la distance de trois lieues du cap avant la fin du jour. Les approches en sont difficiles, des roches à fleur d'eau, le choc impétueux des trois mers Atlantique, du Brésil & des Indes, tous les obstacles enfin s'aplanissoient devant le capitaine Vander. Nous débarquames le 4, au matin, le plus heureusement du monde. Les habitans exprimerent par leurs hurlemens le délicieux plaisir de revoir des figures Hollandoises.

A peine fut-on à terre, que chacun se dispersa pour remplir les fonctions auxquelles il étoit destiné. Vander-Grosman fit des provisions, Alpharabius des observations; Grapin & moi, qui n'étions chargés ni de faire subsister l'équipage, ni d'instruire le genre humain, qui ne prétendions point être

mathématiciens à la Chine , mais de simples particuliers à Ceilan , nous n'eumes d'autre objet que de satisfaire notre curiosité.

Le 8 au soir , un navire aborda au cap , on me dit qu'il étoit Hollandois , & je n'en demandai pas davantage. Je proposai au petit Normand de parcourir quelque canton un peu éloigné , & de rendre visite aux Hottentots. Grapin y consentit ; nous nous fimes accompagner d'un homme du pays qui sçavoit les langues Européennes. Nous partimes le 9 à la pointe du jour armés à la légère , & munis de quelques provisions. Nous ne trouvames que des huttes dont l'architecture étoit assez semblable à celle que nos charbonniers construisent dans nos forêts. Quelques troupeaux erroient çà & là , & la vie de leurs conducteurs assez conforme à celle des Arabes & des patriarches. Des champs vastes sans culture, nous

furent soupçonner que le pays manquoit d'habitans , ou qu'ils étoient ennemis du travail. Je serois d'avis , me dit Grapin , qu'on envoyât dans cette contrée quelques membres oisifs de nos académies d'agriculture pour défricher les champs , comme on envoie des missionnaires à la Guyane , au Brésil , pour arracher les ames aux ténèbres de l'idolatrie. Mais je choisirois ceux qui seroient assez bien constitués pour joindre l'exemple aux conseils ; cette expédition seroit bien d'une aussi grande utilité que celle de 1735 , où Maupertuis & ses compagnons furent se morfondre en Laponie pour déterminer si les poles de la terre étoient aplatis ou allongés.

Qu'appellez-vous , lui dis-je , il ne s'agissoit pas moins que de vérifier cette grande loi apperçue par Newton , où toutes les parties de la nature attirées vers un centre commun. . . . La pre-

miere loi de la nature , interrompit Grapin , est que tout le monde vive , & la plus glorieuse des entreprises est d'y pourvoir. Les Hottentots vivent de la chasse & de la pêche , & si le travail aidoit la fécondité naturelle de leur sol , le terrain , à peine suffisant à la subsistance de trois familles , la fourniroit à cent.

Nous nous trouvames au milieu d'un krull ou village en agitant cette question. Un vieux Hottentot d'une très-hideuse & très-dégoûtante figure , sortit d'une des cabannes. Il avoit demeuré quelque temps au cap , & sçavoit un peu d'Hollandois. Nous liames conversation avec lui , & il nous donna de ses connoissances morales une idée que nous n'avions pas conçue : on en jugera par le dialogue suivant :

G R A P I N .

Comment conciliez-vous l'oisiveté

nationale avec le peu de ressources que la terre fournit dans ces climats ?

L' H O T T E N T O T .

Nos desirs sont très-bornés. Nous n'étendons point cette prévoyance au-delà du présent ; le lendemain est une incertitude ; le travail une peine réelle qui ne doit point le précéder , sans quoi l'homme feroit de tous les animaux le plus misérable.

G R A P I N .

Quels sont les moyens que vous employez pour cette subsistance journalière qui , n'étant point prévue , doit être quelquefois difficile à trouver ?

L' H O T T E N T O T .

La pêche & la chasse sont nos ressources. D'autres trouvent dans les troupeaux qu'ils conduisent leur nourriture & leur vêtement. Le fruit des

arbres , l'eau d'une fontaine , suffisent aux premiers besoins de la nature , & nous n'en connoissons point d'autres.

G R A P I N.

Le faste imposant des Hollandois , les commodités de la vie qu'ils sçavent se procurer n'ont-elles point eu d'attrait pour vous ?

L' H O T T E N T O T.

Je les ai plaint en observant que les commodités de la vie étoient si loin d'eux. Il faut qu'ils soient d'une espèce bien inférieure à la nôtre , ou que l'Europe soit infiniment plus stérile que la Cafrerie , puisqu'ils affrontent mille dangers pour venir s'établir parmi nous. On n'a jamais vu les Hottentots aller chercher en Europe les moyens de subsister ; ils renonceroient plutôt à la vie. La nature , mere libérale & bienfaisante pour

nous, est la marâtre des Européens.

G R A P I N.

Ce que vous attribuez au besoin est le plus bel effort de l'industrie humaine ; les Hollandois cultivent les arts utiles.

L' H O T T E N T O T.

Je trouve encore plus beau de s'en passer. J'examine aussi comment les premiers Hollandois, ennuyés de la vie, s'exposèrent à courir les mers dans l'espoir de trouver un état doux & commode. Le flux les jeta sur nos bords, comme il y jette assez souvent des bonites & des loups marins.

G R A P I N.

Votre vie est dénuée d'agrémens ; elle est douce, mais triste par son uniformité : votre félicité seroit le malheur d'un Européen.

L' H O T T E N T O T.

N'est-on heureux qu'en se faisant des besoins d'opinion ? Nous existons pour nous-mêmes , & vous n'existez que pour autrui : vos devoirs feroient notre supplice ; & quand votre corps est sain , votre esprit s'afflige , & votre contentement dépend de l'opinion d'autrui. Sans cesse , occupés pour jouir , vous ressemblez à celui qui laborieusement entasse les provisions d'une année dans le lieu qu'il est sûr de n'habiter qu'un jour.

G R A P I N.

Quel est votre souverain ?

L' H O T T E N T O T.

Ma volonté. Quelqu'unes de nos peuplades ont des rois , j'en conviens ; mais l'autorité de chefs qui commandent à des hommes pauvres & sans

ambition , est bien bornée. Elle ne s'étend que sur les malfaiteurs. Le citoyen juste & modéré ne doit être soumis à personne. Tout pouvoir illimité est contraire à la nature. Nos ancêtres n'ont point eu le droit de forger des chaînes pour eux & leurs descendans. On ne peut disposer que de soi même, & nous serions injustes de vouloir imposer un joug aux générations suivantes, sans convenir qu'elles auroient droit de les briser.

G R A P I N.

Avez-vous des loix qui suppléent à l'autorité d'un chef & des principes certains d'après lesquels on puisse distinguer le scélérat de l'homme juste ?

L' H O T T E N T O T.

Le pouvoir qu'exerce parmi nous chaque pere de famille , doit produire l'effet de ce qu'en Europe on appelle

des loix. Nous apprenons à connoître les malfaiteurs comme l'agneau apprend à fuir les loups. Le soin de pourvoir chaque jour à sa subsistance, ne laisse guères le loisir de nuire. Tranquilles sur l'avenir, nous jouissons du présent, & nous avons de moins les vices que l'intérêt fait naître parmi vous,

G R A P I N.

N'avez-vous point d'ennemis contre lesquels vous soyez obligés de réunir vos forces ; des voisins moins désintéressés, & conséquemment plus dangereux ?

L' H O T T E N T O T.

Nous sommes trop pauvres pour qu'on soit tenté de nous subjuguier. Nos campagnes, nos vallons incultes, sont les garans de notre liberté, qui s'évanouiroit comme un ombre si, re-

nonçant aux charmes de l'oïfiveté, nous rendions nos plaines fertiles. Assurés de notre liberté, nous n'entretenons point chez nous une troupe d'assassins qui, par métier & pour un modique falaite, vendent leur sang ou répandent celui de leurs voisins. Cette espece de brigands que vous comblez de gloire, feroient en exécration parmi nous. Il est vrai qu'un peuple voisin appellé Sonquas, fait quelquefois des courses sur nos terres, pille nos cabannes, enleve nos troupeaux; mais nous le regardons comme un fléau passager dont Flumma se sert pour nous punir.

G R A P I N.

Vous le priez sans doute de vous venger des Sonquas?

L' H Ô T T E N T O T.

Nous nous bornons à lui rendre

grace de n'être pas aussi méchans qu'eux. Hélas ! ce sont les Hollandois qui les attirent par leurs arts dangereux.

L'Hottentot, assez raisonnable lorsqu'il traitoit de l'emploi du temps, des effets, du luxe & des moyens de vivre à peu de frais, cessa de l'être lorsque je lui parlai des usages de son pays, & fortifia en moi le sentiment qu'une sottise une fois adoptée par une nation, cesse de paroître ridicule. Un autre Cafre vint nous joindre, & le premier lui servit d'interprète. Il tenoit une montre assez grossièrement travaillée, qu'il regardoit d'un œil triste ; il me dit, en soupirant, la machine est morte ; je la pris & je lui eus bientôt rendu la vie. Le Cafre, frappé d'étonnement, appelle ses compatriotes retirés dans des cabannes voisines, pour leur annoncer le miracle que je venois d'opérer.

Je remarquai que leur jargon avoit

quelque chose de plus rauque & de plus dût que le Bas-Breton. Il se trouve en Amérique des sauvages dont le dialecte ressemble au sifflement des serpens. Les negres voisins de la baie d'Angra de Sancta Helena, ont un son de voix si plaintif, qu'on les prendroit pour des amans rebutés qui comptent douloureusement leur martyre. L'accent des Bas Bretons & des habitans de la Cafrerie, imite assez bien le croassement des corbeaux.

Il faut être bien désœuvré pour voyager en Cafrerie. La simple nature est toujours belle, disent les philosophes, qu'ils aillent chez les Hottentots, ils seront bientôt tirés d'erreur. Pour bien juger une nation, il faut approfondir quelle est sa passion dominante. L'intérêt semble la plus générale; mais chez le Cafre, toutes les passions sont subordonnées à l'indolence & à l'oisiveté. Dans un cœur républicain, l'amour de
la

la patrie ; dans l'Anglois , l'amour de la liberté ; dans le François , l'honneur est le sentiment dominant. Si je compare le peuple policé au sauvage , je trouve que le premier a plus de besoins & de ressources , plus de peines & de plaisirs , plus de lumières & d'égaremens : tout est compensé , le séjour du luxe & des arts n'est pas toujours celui du bonheur. Le Lapon , enseveli sous la neige , & long-temps privé de la clarté du jour , est attaché à son pays : le petit roi de Mina se croit le plus puissant roi de la terre.

Mon compagnon se préparoit à joindre ses réflexions aux miennes , lorsque des cris perçans & redoublés mirent notre philosophie en désordre , nous avons repris la route du cap. Je me rappelai ce que l'Hottentot avoit dit des Sonquas qui pouvoient bien être les auteurs de cette violence : nous nous portames avec célérité sur un

rette , & j'apperçus le premier , une femme dans l'ajustement Européen , qui faisoit les plus grands efforts pour s'arracher des mains de deux Hottentots ou Sonquas , & réclamoit par de vives exclamations , la pitié de ces barbares , ou la protection des voyageurs que le hasard autoit conduit dans ces affreux déserts. Nous ne balançames point à la secourir ; la pitié nous donna des ailes , & les sauvages nous voyant armés , prirent la fuite , en tirant plusieurs flèches sur nous. Grapin reçoit une blessure qui , quoique légère , lui cause de vives douleurs. Il ralentit sa course ; il s'arrête un instant , & me force d'aller joindre l'infortunée que nous venions de délivrer. Je m'avance. . . . Ciel ! que vois-je ? Salvannette éperdue , sans mouvement & comme ensevelie dans sa douleur. Cet épuisement la rendoit incapable de partager ma surprise & ma joie. Enfin ,

revenue à elle-même , une nouvelle frayeur s'empare de son ame ; elle croit voir en moi quelqu'un de ses persécuteurs , & mes tendres empressemens à la consoler la rassurent à peine. Quelle douceur ! quelle sérénité succède à sa crainte , lorsqu'elle reconnoît dans son libérateur celui qui avoit déjà voulu l'être !

Nos voix , nos soupirs se confondent ; je me précipite à ses pieds , je sens renaître mon amour : c'est un fleuve qui , brisant ses digues , reçoit une nouvelle activité. Ses regards attendrissans , les expressions animées de sa reconnoissance , me font oublier ses mépris , & ne laissent à mon ame que le pouvoir de la plaindre. Eh quoi ! m'écriai-je , une beauté formée pour commander dans le palais des rois , erre sans guide & sans appui dans une contrée sauvage ? Qui désormais osera se plaindre , si tant d'avantures bisarres

D ij

sont le partage de la vertu ? O Salvannette ! vous vous êtes précipitée dans cette abyme par le refus de la protection que je vous avois offerte. Vous avez préféré des doutes injurieux à la justice de croire que votre honneur eût été en sûreté sous la garde du mien. Le destin le plus équitable a choisi pour votre libérateur celui qui étoit digne de ce titre. Il offre à mon cœur la douce satisfaction de vous être utile , & de justifier à vos yeux la pureté de mes sentimens.

Ah ! qu'osez-vous dire , s'écria Salvannette avec émotion , ne joignez pas à mes malheurs celui de me croire injuste. Non , généreux étranger , j'ai mieux jugé de vos intentions , le fort cruel a renversé jusqu'ici mes projets sans altérer mon courage toujours supérieur aux événemens. Entraînée par une force inconnue , j'ai perdu la liberté de disposer de moi-même & de

regler mes propres mouvemens ; je n'ai conservé d'empire que sur ceux de mon cœur , & je puis dire qu'ils ont été les seuls qui m'aient affermi dans un projet que j'appellerois téméraire , s'il ne m'étoit inspiré par le devoir & par le desir de réparer des maux dont je suis la cause involontaire.

Jusqu'ici l'espérance a soutenu mes pas , & préservé mon ame des attentats du désespoir ; mais si j'en crois un récit , si la mort de... Bonté divine, éloignez de moi cette idée ! soutenez une infortunée qui n'ose envisager son état dans la crainte de succomber sous sa rigueur ! Je la conjurai de ne point se livrer à son désespoir. Elle parut m'entendre avec plaisir , & revenir un peu à elle-même. Je profitai de cette révolution pour l'engager à me découvrir la cause de ses maux. Le besoin

qu'elle pouvoit avoir de mes services exigeoit une justification qu'elle voulut bien entreprendre.





CHAPITRE V.

Histoire de Salvanette.

JE ne dois point rappeller les premiers jours de ma vie , dit Salvanette , d'une voix basse & entrecoupée de sanglots , le parallele des jours qui les ont suivi deviendroit trop accablant. Que n'ai-je pu rester confondue avec ces personnes qui n'ont jamais attiré sur elles les regards du monde toujours plus avides des aventures singulieres , qu'attentifs à en prévenir les suites.

Je ne rapporterai point celles d'un hymen où j'avois mis toute ma félicité , où j'ose dire , que j'avois apporté des sentimens qui me promettoient des jours agréables. Obligée par état & par condescendance de me livrer à la société , j'en connus bientôt tous

D iv

les dangers. Mais les attentions les plus recherchées à fuir l'abus d'une liberté permise, à prévenir l'apparence de l'inconduite, n'ont pu m'en garantir.

Lorsquë je vous connus, mes malheurs étoient récents. Mon ame, accoutumée aux douceurs d'un commerce où l'on jouissoit paisiblement de ses amis & de soi-même, n'étoit point armée contre les coups de l'infortune, & je ne leur opposois qu'une foible résistance. La réflexion me fit trouver des ressources dans la pureté de mes intentions.

J'entrepris le voyage du Port-Louis, flattée par l'espoir d'y trouver celui que j'aimois, & qu'une funeste erreur entraînoit à sa perte. Différentes informations me firent soupçonner son départ. J'allois souvent méditer en silence sur les bords de la mer, comme si je me fusse rapprochée de celui qui rem-

plissoit mon ame. La vue du terrible élément sur lequel il étoit exposé, sembloit me le rendre présent. Les tempêtes de la mer me paroissoient préférables au calme de la terre ; j'enviois le sort de ces contrées que la présence de mon époux alloit embellir. Mes yeux , dirigés par le trouble de mes esprits , cherchoient à découvrir le vaisseau qui le portoit sous un nouvel hémisphere. Quelquefois, abusée par une chimere agréable, je me représentois cet époux chéri que les vents obligeoient à rentrer dans le port , sa surprise d'y recevoir les tendres embrassemens d'une femme qu'il avoit crue coupable , & qu'il retrouvoit digne de lui ; je me peignois les transports d'une famille indignement trahie , & la confusion de mes persécuteurs démasquée. Ah ! que la réalité eût été consolante. J'entrois un soir dans la ville , également occupée de

ma douleur & des moyens d'en tarir la source, je formois mille résolutions, fans me fixer à aucune, lorsque j'aperçus auprès de moi un homme dont la figure étoit aussi hideuse que l'habillement étoit grotesque, il s'attache à mes pas, & me demande la liberté de me parler en secret. La crainte d'être privée de connoissances qui pouvoient changer mon sort, me fit hasarder l'entretien. L'aspect de ce monstre dans mon appartement, me fit reculer d'horreur. L'air sombre avec lequel il débuta, la confusion de ses idées, l'obscurité affectée de ses expressions, augmentèrent la défiance que l'ensemble de sa personne avoit fait naître. J'ai été touché, dit-il, de voir les signes de la douleur sur un si beau visage, & je viens vous offrir des secours que vous auriez tort de refuser dans une ville où les hommes sont plus occupés de leur commerce que des

malheurs d'autrui : je dispose d'un navire prêt à faire voile, & je puis vous transporter dans telle partie du monde que vous choisirez pour asyle.

Le peu d'attention que je fis à ce discours, me persuada que l'orateur n'étoit pas un séducteur bien dangereux. Les expressions lui manquoient pour rendre les vertueux mouvemens de son ame bienfaisante, & je manquois des dispositions nécessaires pour y ajouter foi. Chaque fois qu'il renouvelloit ses offres, je l'assurai de ma résolution à n'en pas profiter. Enfin il conclut par l'éloge de ses bonnes qualités, mais avec le ton d'un coupable, & il joua mal un rôle qui exigeoit de lui plus d'adresse, & de moi plus de crédulité. Sa retraite que j'accélérai me fit faire des réflexions sur le danger des visites de cette espece ; j'en sentis bien mieux la conséquence, lorsque j'appris que le scélérat avoit tenté de

séduire mes hôtes pour les rendre complices de ses abominables desseins. Ces honnêtes gens m'avertirent qu'il avoit formé le projet de m'enlever, & je dûs peut-être à leur honneur la conservation du mien. Au reste, il ne faut qu'une foible connoissance du monde pour se garantir de la séduction, & je suis très-convaincue que le suborneur a toujours une complice.

Je sortis le lendemain, & fus sur le rivage chercher une tranquillité que je croyois être par-tout où je n'étois pas. Je formai la résolution de partir aussi-tôt qu'il se présenteroit une occasion favorable. J'étois moins effrayée des périls du voyage que de l'idée cruelle d'être insultée par un forcené, ou de vivre sans considération dans ma patrie. Je suis attachée, disois-je, par mes sermens, mes principes & mon penchant à celui que le sort persécute. Nos intérêts, notre honneur,

sont communs. Ne balançons point à suivre ses pas ; son exemple me montre le chemin que je dois tenir. Le fruit que j'en attends est de voir nos liens mutuels fortifiés.

Je m'entretenois de ces idées lorsque le hasard nous conduisit au même lieu. J'apperçus dans vous cette aimable ingénuité, cette candeur qui inspire la confiance ; mais je dois être aussi sincère que vous me paraissez généreux , & je vous avoue que votre extérieur, garant équivoque des qualités de l'ame , n'eût point suffi pour me rassurer , si ma situation m'eût permis de faire un autre choix , la nécessité déterminâ le jugement avantageux que je portai de vous. Les malheureux ont toujours le cœur ouvert à l'espérance ; le cri du besoin , plus puissant que la voix de la raison , leur fait craindre de perdre des avantages éblouissans par trop de circonspection. Notre destina-

tion commune pour Ceilan fut un nouveau motif d'accepter vos offres. Je pris, de concert avec vous, des mesures pour le trajet que vos soins généreux me faisoient paroître moins redoutable. Je quittois sans regret un pays dont étoit éloigné l'objet qui pouvoit m'y attacher, & Ceilan à mes yeux avoit tout le mérite de la patrie. Je m'embarquai, vous le sçavez, dans une chaloupe pour joindre le vaisseau qui devoit nous y transporter. Mais, ô ciel ! puis-je vous rendre ici toute l'horreur dont je fus saisie, lorsque j'aperçus sur le même vaisseau l'odieux brigand qui avoit tenté de m'enlever au Port-Louis. Je ne pus réprimer les transports de ma douleur ; je ne vis que des objets effrayans dans tout ce qui s'offrit à ma vue. Mes cris annoncerent le trouble de mes sens. La perspective cruelle de ne pouvoir trouver un asyle contre de nouveaux atten-

tats, m'auroit porté à quelque acte de désespoir, si quelqu'un de la troupe infernale n'eût proposé de me remettre dans une chaloupe qui retournoit au Port-Louis. Cet homme, capable d'éprouver la pitié, me parut avoir quelque ascendant sur les esprits; enfin j'obtins la liberté de retourner à terre, persuadée que mon voile & l'agitation où j'étois, avoient empêché mon infâme brutal de me reconnoître. Je vous apperçus un instant après avoir quitté le vaisseau; je vous criai que je fuyois un monstre, un lâche séducteur; je vous fis des adieux que l'éloignement peut-être vous empêcha d'entendre. Le pilote, qui conduisoit la barque, me fit plusieurs questions sur mon retour précipité & sur le dessein que j'avois formé de quitter la France, je l'assurai que j'étois dans la résolution d'aller aux Indes. Vous ne pouvez mieux vous adresser, dit-il, qu'au ca-

pitaine Vanvouk , dont je suis le premier pilote ; c'est un honnête homme qui se fera un devoir de vous obliger. Il ne doit point passer au-delà du Cap , mais vous y trouverez des moyens faciles de continuer votre route.

Je suivis son conseil , je partis avec le capitaine Vanvouk , qui étoit grossièrement honnête homme , & dont je n'aurois point eu à me plaindre si je n'avois pas eu le malheur de lui inspirer de l'amour. Quel spectacle pour une femme vertueuse & délicate , d'appercevoir à ses pieds ces masses informes & pesantes défigurant l'amour par les accès d'une passion brutale , & de recevoir l'encens de ceux dont elle préféreroit l'indifférence & même le mépris.

Jamais passion ne fut plus violente ni moins autorisée que celle de Vanvouk. J'ai constamment dédaigné ses déclarations plus brutales que galantes.

J'ai trouvé dans moi tant de dispositions à le haïr, que ma résistance n'a point été une vertu. Arrivée au Cap, je formai le projet d'éviter sa présence; je pris un logement près du fort, résolue de m'y tenir cachée jusqu'à ce qu'un vaisseau fût voile pour Ceilan; mais je fus bientôt informée des perquisitions qu'il faisoit, comme s'il eût eu droit sur ma personne. J'en redoutai les suites, & je crus devoir m'éloigner jusqu'au moment qu'il devoit retourner en Europe. Je sentoïis l'insuffisance de recourir aux loix dans un pays où j'étois étrangere, où les voix se réuniroient en faveur de mon tyran, si j'étois jugée par des hommes de sa nation.

Je serois tentée de me comparer au fils d'Alcmene; en quelques lieux que j'aie porté mes pas, j'ai, comme lui, trouvé des monstres à combattre. Dans ma patrie c'est un ami infidele; au

Port-Louis , c'est un infâme séducteur ; au Cap de Bonne-Espérance , c'est Vanvouk qui vient empoisonner les restes d'une vie languissante. O ciel ! pourquoi faut-il acheter la paix par tant de combats ? Pourquoi ne trouve-t-on dans les avantages d'une beauté passagere qu'un triste enchaînement d'infortunes & de douleurs ?

Hortense , chez laquelle j'étois logée au Cap , me dit qu'un François nouvellement débarqué , cherchoit à s'instruire de mon nom , de ma patrie & du lieu où je comptois fixer mon séjour. Cette dame respectable étoit la dépositaire de tous mes secrets , & cette confiance méritée l'attachoit à mes intérêts. Les informations répétées du François , me firent une illusion bien chere , je crus que c'étoit un ami de mon époux fugitif , ou peut-être lui-même , qui , portant un jugement honorable des mouvemens de

mon cœur, auroit soupçonné que j'avois suivi ses traces.

Je pressai vivement Hortense de me faire une peinture exacte de l'étranger ; mais c'étoit un grand homme sec & de figure sinistre, aussi différent de celui que l'amour avoit peint dans mon cœur, que semblable à mon vil adorateur du Port-Louis. Le résultat de mes délibérations auroit été de ne le voir ni l'entendre, si mon hôtesse n'eût jugé plus favorablement du mérite de ses intentions.

Le François fut introduit sous le nom de Belfort : je le pris long-temps pour un Espagnol, tant il mit de sentences & de laconisme dans ses propos, & de gravité dans son extérieur. Mes conjectures se vérifièrent en partie. Je lui trouvai une grande ressemblance avec le brutal amant du Port-Louis, quoiqu'il n'eût pas le même ajustement. Je rejettai toutes les idées

d'un parallele offensant qui pouvoit nuire à notre entretien. Il fut d'abord assez vague , & se seroit terminé de même si Belfort , qui n'avoit cessé de m'examiner , ne se fût jetté brusquement à mes pieds avec la frénésie d'un convulsionnaire. Ah , madame ! s'écria-t-il dans son extase , quel enchaînement d'infortunes , quelle persévérance à les supporter. Trop tendre époux , que n'es-tu maintenant à ma place ! La vertu malheureuse eût sans doute triomphé. Pardonnez , à la force du sentiment un enthousiasme qui l'emporte sur ma raison. Cet époux que vous chérissiez ne peut vous être rendu. Le ciel en a disposé ; mais il vous en dédommage en vous faisant trouver un autre lui-même , un homme qu'il a jugé digne de le remplacer. Démentaire de ses dernières volontés , je puis seul vous les communiquer. . . . Quoi , monsieur , vous connoissiez mon époux...

& vous avez été choisi. . . . Achevez ,
achevez de m'instruire ; . . . mais non ,
je ne me trouve pas assez de force pour
vous entendre. Les soupirs étouffe-
rent ma voix ; je gardai quelque tems
un morne silence qui me donna le loi-
sir de rappeler ma raison : je décidai
que la séduction employoit souvent de
telles armes contre un cœur trop af-
fecté de son objet. Je vous dispense ,
lui dis-je , d'entrer dans de plus grands
détails si vous n'avez des preuves plus
convaincantes de votre mission. Votre
position & la mienne demandent des
éclaircissemens que je ne trouve pas
dans votre seul témoignage.

Vos doutes , madame , reprit Bel-
fort , ne sont point une injure pour
moi , je ne suis point assez téméraire
pour m'être embarqué dans une af-
faire aussi délicate sans être en état
de lever tous les obstacles que ma
qualité d'étranger doit faire naître.

Tout est prévu , n'en croyez que vos yeux , & daignez reconnoître ce précieux dépôt confié à l'amitié la plus tendre. En achevant ces mots , il tira de sa poche une petite boîte qu'il me remit , en s'écriant pathétiquement , voici le gage respectable de votre tendre affection pour celui que nous regrettons. Il ne pouvoit se lasser de le contempler à chaque instant du jour ; il le ferroit avec transport contre son cœur ; il le portoit sur ses levres ; il l'arrosait de ses pleurs en proférant votre nom ; il vous croyoit présente ; il vous supplioit de lui pardonner ses injurieux soupçons.

Je n'écoutai point la suite de son discours , je me hâtai d'ouvrir la boîte où je trouvai mon portrait. Je ne pouvois en croire mes yeux , je l'examinai comme si j'avois craint d'être abusée par quelque prestige ; j'y reconnus des traits formés dans des jours plus sereins ,

de présent qu'offroit un cœur libre dans son choix. Ma main tremblante le soutenait à peine : une frayeur mortelle saisit mon ame ; il sembla qu'un sombre nuage déroboit à mes yeux le funeste portrait. Je voulus sortir , mais mon extrême foiblesse m'en ôta le pouvoir. Je tombai sans connoissance entre les bras d'Hortense , qui ne m'avoit point quittée ; j'ouvris enfin les yeux , & ce fut avec douleur que je revis la lumière. Passons aux circonstances qui m'ont conduit ici.

Le capitaine Vanvouk avoit découvert ma demeure qu'Hortense lui avoit interdite ; il employoit la violence pour s'y faire recevoir. Belfort me représenta la nécessité de fuir , & de ne pas perdre en plaintes & réflexions inutiles , des momens précieux. Je compris que ce parti étoit ma dernière ressource pour faire échouer les audacieuses prétentions du vil capitaine.

Belfort m'étoit trop indifférent pour m'inspirer de la défiance. La chere Hortense ne pouvoit retenir ses larmes. Je m'éloignois d'elle avec une résignation qui ne lui laissoit rien perdre de ma sensibilité.

Il n'est point de médiocres amis dans l'infortune ; il faut être malheureux pour en sentir le prix. Je fuyois & mes yeux se fixoient encore sur la paisible demeure de cette amie respectable : notre marche incertaine & précipitée fut triste & silencieuse : mon ame toute entiere à sa douleur , ne pouvoit se remplir de Belfort. J'essayois de prendre quelque repos lorsque trois sauvages se sont trouvés près de nous. J'ai jetté un grand cri qui a paru effrayer Belfort plus que les sauvages. Il a pris la fuite , & les trois barbares l'ont suivi comme s'ils avoient prévu l'impuissance où j'étois de leur échapper.

Deux

Deux de ces brigands sont revenus un instant après ; leur absence m'avoit donné le tems & le courage de rappeler mes esprits ; & , lorsqu'ils ont voulu m'entraîner dans leurs affreux déserts , je me suis trouvée capable de résister avec toutes les forces que donne le désespoir. J'ai tenté de les fléchir par le langage des soupirs , le seul que je pouvois leur faire entendre ; mais , peu satisfaite du succès de mes larmes , je n'eus plus de ressources que dans la compassion de quelque voyageur amené dans ces lieux par le hasard ou la curiosité.

Le ciel a secondé mes efforts ; il n'a point permis qu'une victime innocente fût souillée par la honte & l'infamie du crime , & que le dernier instant où elle devoit habiter ce séjour de douleur , fût le seul dont elle eût à rougir.

La sensible Salvanette acheve avec peine ces derniers mots. Une sombre

II. Part.

E

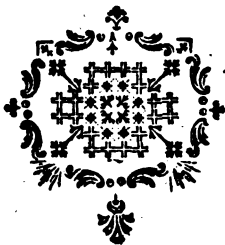
pâleur se répand sur son visage , elle tombe évanouie à mes pieds. J'essayai les moyens les plus prompts de rappeler en elle le sentiment , & je fus assez heureux d'y réussir. Ses yeux presque éteints se tournerent vers moi ; elle vit couler mes pleurs , & eut la générosité d'y être sensible , & de s'intéresser à ma consolation quand elle en refusoit pour elle. Eloignez-vous , me disoit-elle , les jours d'un être bien-faisant sont précieux au monde , il ne doit point le quitter. Vous m'avez rendu le seul service qui fût en votre puissance en me délivrant de mes ravisseurs. La mort achevera le reste ; elle va me rejoindre à la moitié de moi-même , à un époux qui va jouir de mon innocence. C'est dans cette douce confiance que je m'approche du séjour délicieux où l'ame pure & dégagée de ses liens jouit d'un calme inaltérable.


Ses yeux se fermoient au jour , & mon cœur à l'espérance ; mais , peu de tems après , elle sembla avoir acquis une existence nouvelle. Je me suis senti si foible , dit-elle , que j'ai cru toucher à ma dernière heure , & je tire de la rigueur de mon sort l'avantage de ne la point redouter. Je tâchai d'affermir sa constance ; je lui remontrai que la résolution où elle étoit de mourir , étoit moins un effort sublime de vertu , qu'une foiblesse criminelle , injurieuse à l'Être suprême , avilissante à la dignité de son ame , & qui démentoit tout l'héroïsme de sa vie.

Je fus transporté de joie lorsqu'après une méditation profonde , elle m'assura qu'elle avoit encore assez d'empire sur sa raison pour consentir à vivre ; je lui offris la perspective flatteuse de n'avoir plus de dangers à courir , ni d'ennemis à craindre. Rapprochons-

nous, lui dis-je, par une marche mesurée à vos forces, d'un ami qui a partagé avec moi l'honneur de vous délivrer. Nous nous rendrons ensuite aux habitations Hollandoises près du Cap.

Que d'hommes lâches & pervers, s'écria Salvanette, contre un seul qui connoît l'attendrissement de l'humanité & les douceurs de la commisération!





CHAPITRE VI.

Retour au Cap de Bonne- Espérance.

DÈS que j'apperçus Grapin , qui paroïssoit se soutenir avec difficulté , je dis à Salvanette : vous voyez un de vos libérateurs ; mais , plus heureux que moi , le desir de vous être utile lui a fait recevoir une blessure que j'envie , & qui seroit un nouveau sacrifice offert à la plus vertueuse des femmes. J'allois commencer un discours assez tendre ; mais Grapin étoit déjà près de moi. Je lis dans ses yeux la surprise ; il pâlit , & s'écrie ; en reculant avec précipitation : oui , c'est elle ! c'est l'indigne & perfide Emilie ! . . . Que vois-je ! ô ciel , Grapin !

E iij

n'est ce point un songe qui me séduit & m'abuse. . . . Belfort , imposteur , que m'as-tu dit ? Leurs exclamations précipitées se croisent & peignent le trouble de leurs idées & l'excès de leur émotion. Elle a franchi les mers , continua Grapin , sur les ailes du démon qui me persécute , ombre funeste attachée à mes pas , elle a sans doute juré de me poursuivre jusqu'aux enfers , & d'y venir tourmenter mon ame.

Salvanette , maintenant Emilie , semble être rappellée au jour après un long sommeil. Dans son agitation , elle tend une main bienfaisante à celui qui l'outrage. Ses regards font l'expression de l'innocence & de la joie la plus pure. Etre suprême , dit-elle , je t'adore en silence ; comment exprimer ce que tu fais aujourd'hui pour moi ? Je tiens une seconde fois de toi , l'existence & la vie ; tu me rends mon ami ,

mon époux , mon amant : je ne me souviens plus de mes infortunes ; & mon ame , autrefois la proie des chagrins , ne va plus être occupée qu'à jouir de tes bienfaits.

Grapin étoit cruellement affligé d'avoir retrouvé au Cap sa femme qui l'avoit déterminé à quitter la France ; & moi je ne trouvois pas mon compte à contempler dans cette belle , l'épouse de mon ami. Emilie avoit quelque chose de si tendre , de si majestueux , que j'eusse donné tout au monde pour être le mari retrouvé. On remarquoit dans les yeux de Grapin un mélange d'attendrissement & d'indignation sans pouvoir juger lequel de ces deux sentimens avoit le plus d'empire. Le dernier parut enfin l'emporter. Viens-tu , dit-il , couronner ton crime par tes extravagantes poursuites , ou le cacher aux extrémités de l'univers ? Ton odieux complice est-il ici pour te

défendre ? Viens-tu cacher ta honte & renouveler la mienne ? Puis se tournant vers moi , qui eût deviné , Prosper , que ma femme , oui ma femme , m'attendoit dans la Cafterie ? Eh ! comment aurois-je pu la reconnoître en lui voyant tantôt faire une si belle défense contre trois hommes ? Je te jure que je n'aurois cru de ma vie recevoir une blessure en pareille circonstance. C'est être bien malheureux d'être blessé pour celle qui m'a couvert d'ulceres. J'avoue maintenant que rien n'est fait en vain , puisque la difformité des Hottentots opere des miracles en faisant d'une femme foible une femme forte.

Cette froide plaisanterie ne déconcerta point Emilie. Elle plaignit l'erreur de son époux , & se servit , pour la dissiper , de termes mesurés. Que son discours fut majestueux & touchant ! c'étoit l'innocence en pleurs qui com-

battoit l'injuste prévention , & qui craignoit de trop faire appercevoir ses avantages. Jamais on n'usa de la victoire avec plus de modération.

Notre malheur commun, dit-elle, est l'ouvrage du perfide Macé qui, n'ayant pu mériter ma confiance, a indignement abusé de la vôtre. Il est vrai que le jour de votre arrivée, dont lui seul étoit informé, il m'engagea dans une partie de campagne, malgré toute ma répugnance & les conseils de ma mere qui commençoit à le connoître. Nous nous rendimes dans une maison près de la ville, où je fus surprise de trouver Brutamberg à qui j'avois interdit la mienne. Sa présence odieuse fut le présage de nos malheurs. On affecta de nous rapprocher & de nous laisser seuls ensemble, malgré tous mes soins à l'éviter. On prolongea mon départ bien avant dans la nuit. Mille obstacles, qui sembloient

produits par le hasard , & que le traître avoit préparés , firent échouer mes résolutions. La partie fut assez triste. La joie & le plaisir étoient toujours loin de moi , quand Brutamborg en étoit proche. Macé disparut avant la fin du jour & retourna secrètement à la ville. Que ne pouvois-je soupçonner les détestables ruses qu'il méditoit ? J'aurois précipité mes pas vers vous , notre bonheur n'eût point été altéré ; mais , hélas ! je n'eus aucun pressentiment du piège , il étoit trop au-delà des vraisemblances.

J'arrivai chez moi , dans l'instant où vous veniez d'en sortir , avec une précipitation qui me causa de vives alarmes. J'en appris bientôt la raison. Macé publia votre aventure avec cet air de mystère plus propre à exciter la curiosité qu'à prévenir l'éclat. Des amis , qui abusoient de sa confiance , me dévoilèrent la route que vous

aviez tenue , & votre projet de passer à Ceilan.

Le perfide Macé , acharné à me perdre , sans cesser de m'estimer , cachoit ces détails à ma pénétration. Il connoissoit mon courage ainsi que mon innocence. Il sçavoit ce que j'étois capable d'entreprendre , sans égard à la foiblesse de mon sexe , aux dangers de voyage & à la rigueur de la saison. Je pouvois vous rejoindre au Port-Louis , m'y justifier , & faire retomber sur lui l'indignation publique. Quel homme que ce Macé ! celui qui sçait voiler les penchans vicieux qui défigurent son ame , est mille fois plus à craindre qu'un scélérat sans pudeur qui ne se donne pas la peine de déguiser sa difformité. Vous ignorez , cher époux , quelles ont été ses prétentions ; il étoit secrettement votre rival. La fidélité que je vous ai vouée m'a rendue criminelle à ses yeux ; mais je bénis le

E vj

ciel qu'il ne soit que mon ennemi. O mon ami ! ô cher époux , nous sommes les victimes d'une ruse grossiere ; la prétendue mort de Brutamberg vous force d'abandonner une patrie qui vous est encore chere ; une trame infernale vous oblige à mener une vie errante , & laisse sur mes pas une impression éternelle d'infamie. Toute femme qui est dans la nécessité de faire son apologie , est rarement écoutée , & le soupçon est une conviction au tribunal de la malignité. C'est à notre union rafferme , c'est aux dangers que j'ai courus , c'est aux témoignages des citoyens sans prévention qu'est attaché le retour de l'estime publique. Retournons dans notre patrie jouir de nous-mêmes , & dissiper les soupçons qu'un ami parjure a fait naître.

Gravin , surpris & confondu , n'avoit pas la force de répondre. Mais , forcé enfin de s'expliquer , il lui dit :

Emilie , pourrai - je m'accoutumer à croire ce que vous venez de m'apprendre ? Quoi , Brutamberg n'étoit point votre amant ? Eh ! quel est donc celui que j'ai fait tomber sous mes coups ? Ah , je crains que vous ne vouliez encore abuser de ma crédulité !

O fatal aveuglement ! interrompit vivement Emilie , si j'avois renfermé dans mon cœur les foiblesses que tu supposes , ta fuite précipitée eût été le comble de mes desirs , & non pas une disgrâce ; j'aurois joui sans crainte & sans témoin du fruit de mon crime : tu m'en laissois la liberté , & je n'aurois point risqué de la perdre avec la vie pour venir te chercher aux extrémités de l'univers , si la religion , l'amour de mes devoirs & mes sermens n'eussent parlé pour toi dans mon cœur.

Un argument aussi pressant fut victorieux. Grapin, combattu par le doute,

la honte & les remords , réfléchit sur les dernières paroles qu'il vient d'entendre. Enfin , convaincu de son erreur & de l'innocence d'Emilie , il se jette à ses pieds qu'il arrose de ses larmes. Emilie , touchée de son repentir , le serre entre ses bras. Leurs voix , long-tems étouffées , ne peuvent rendre la force de leurs pensées. Leurs regards , plus éloquens , expriment mieux leur passion. C'est un époux qui s'est cru outragé , & qui retrouve une femme digne de toute sa tendresse : quelle jouissance pour un cœur tendre & délicat ! c'est une épouse qui pardonne une offense dont la source est dans l'ivresse de l'amour qu'elle a inspiré. Le cœur est un juge indulgent quand il prononce sur une faute dont il est complice.

Dans leur saisissement ils semblent affligés de ne pouvoir manifester toute

leur ame ; ils se prodiguent les noms les plus tendres. Douce effusion des cœurs vertueux ! félicité pure lorsque des liens sacrés la rendent légitimé ! Les attraits de la volupté n'ont point cette consistance , cette yvresse délicieuse inconnue des hommes vulgaires. Eh ! comment des principes différens produiroient-ils les mêmes effets ?

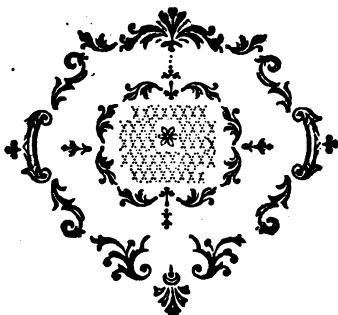
Cette entrevue me fit naître une foule d'idées ; leur exemple m'apprit à connoître les douceurs de l'hymen lorsque la vertu en a formé les nœuds. Quel ami plus sûr , quel consolateur plus tendre , quelle société plus agréable que celle d'un époux sensible & vertueux , qui trouve dans une épouse chérie le retour d'une tendresse qu'on peut avouer en public ! Je n'avois été que l'amant passionné d'Emilie ; je devins son respectueux admirateur.

Mon attachement fut exempt de foiblesse.

Je m'étois dit : Salvanette est jeune & belle , elle doit être sensible ; son voyage doit être l'effet d'une passion violente , ou d'une tendresse mal récompensée. Il est naturel qu'elle s'afflige & feigne de chercher un mari qui , peut-être , n'exista jamais. Il est démontré que jamais femme ne fut chercher si loin son mari ; c'est au contraire ce que la plûpart entreprendroient pour s'en éloigner.

Ces soupçons furent remplacés par de plus nobles sentimens. Je m'applaudis d'être le témoin d'une si tendre réconciliation ; & , dans mon attendrissement , je surpris plusieurs fois mes yeux baignés de larmes. Toute la joie des deux époux se communiqua par degrés à mon ame. J'admiraï comment une rencontre ino-

pinée avoit pu faire le bonheur de nous trois. Ce fut l'ouvrage de l'amour conjugal , & de la sensible humanité.





CHAPITRE VII.

*Séparation imprévue des deux
époux.*

O fatale société, s'écrioit Emilie ; dont les liens trop étendus unissent l'homme juste au scélérat, l'ami fidele à l'ami parjure ! c'est dans les détours obscurs de ton labyrinthe, qu'une jeune femme s'égare si, dénuée de prévoyance & d'activité, elle néglige d'observer tout ce qui l'environne ! Mais toi, mon cher Grapin, & vous, monsieur, qui avez tant de droit à ma reconnoissance, quelle sagacité scrupuleuse ne devez-vous pas apporter dans le choix de vos amis !

Tandis que ces deux époux, ou plutôt ces deux amans, s'épuisent en épan-

chemens réciproques & en réflexions inutiles à rapporter, nous approchions du fort. La nuit commençoit à dérober les objets & à rendre la route incertaine. Emilie, foible & chancelante, avoit besoin de repos. Nous apperçumes une maison, où une femme, qui me parut de la figure la plus agréable, s'avança pour nous recevoir. Nous entrâmes dans un salon plus propre que magnifique, où Emilie fut accueillie avec tant de tendresse, que je crus que c'étoit une mere qui, après une longue absence, retrouvoit sa fille. Ces deux excellentes femmes se tinrent long-tems serrées entre leurs bras sans pouvoir parler. Emilie se fit entendre la première. Vous m'avez vu ce matin la plus infortunée de toutes les femmes, & vous me retrouvez la plus heureuse. Je vous ai quittée en versant des larmes de douleur. Tout est changé dans un jour; les larmes que

je répands sur votre sein , ne sont plus que des larmes de joie. Je vous présente celui qui causoit mes peines , & qui les fait cesser au moment qu'il m'est rendu. C'est lui-même , c'est mon époux. Que je m'applaudis , reprit Hortense , que le hasard vous ramene pour calmer mes inquiétudes ; & pour vous voir heureuse ! Et vous , monsieur , que vous devez l'être , si vous connoissez le prix du trésor qui vous est rendu !

Cet autre François , reprit Emilie , est un de mes bienfaiteurs & l'ami de mon époux. Jugez combien j'aime à trouver ces deux titres réunis , & quels soins je serois capable de prendre , si jamais il ressentoit les atteintes de la douleur ou du besoin ! Votre maison est l'asyle de l'humanité. C'est par l'attrait invincible des vertus que je m'y sentoie retenue , & que , loin de vous , je croyois avoir cessé d'exister.

Emilie , épuisée de fatigue , demanda la permission de se retirer. Il est aisé de se représenter l'yvresse de deux époux qui s'abreuvent d'un torrent de voluptés que le devoir rend plus pures , qu'une longue privation rend plus vives. Quelle émulation de tendresse ! un doux ravissement porte dans leur cœur l'oubli du passé ! Pour moi , j'emportai dans mon lit une impression des charmes d'Emilie , d'autant plus délicieuse , que je n'avois vu depuis neuf jours que des figures d'Hottentots , & de leurs affreuses moitiés. Tout cela me promettoit des songes agréables sur un bien dont mon ami étoit propriétaire & possesseur.

Mes espérances furent bientôt évanouies. Le sommeil le plus délicieux fut troublé par l'apparition de quatre satellites en moustaches cirées , le fusil sur l'épaule , qui nous signifient à Grapin & à moi , de nous rendre , sur

le champ , chez le commandant du fort. Cet ordre étoit moins rigoureux pour moi , je ne renonçois qu'aux plaisirs des songes ; mais il étoit cruel à mon ami , qui avoit des torts à réparer , & qui n'avoit encore fait qu'imparfaitement son apologie.

Je fis différentes questions à nos filiers ; & , pour toute réponse , ils nous dirent : Suivez-nous , coquins , où nous sçaurons vous y contraindre. La résistance de notre parreûr étoit vaine. Grapin , qui avoit sans doute quelque affaire à terminer , demanda modestement la liberté de voir Emilie , & moi celle de remercier Hortense. Cette grace nous fut refusée avec une arrogance que nous feignimes de ne pas appercevoir par l'impuissance de la réprimer. Nos conducteurs incivils nous poussèrent rudement hors de la maison , & nous obligèrent de marcher plus vite que nous ne voulions vers le

fort , sans daigner nous apprendre la cause de nos disgraces & le fort qu'on nous préparoit.

Quoi ! s'écrioit Grapin , le ciel permet qu'en voyageant chez les Hottentots , je retrouve ma femme , & que je la retrouve digne de toute ma tendresse , & l'on me sépare d'elle avant d'avoir usé du privilége d'époux. Je ne vois rien dans mon aventure qui puisse allarmer leurs hautes puissances ni chagriner leur gouverneur. On viole ici cruellement le droit des gens. Les républicains se vantent à tort d'avoir chez eux le trône de la liberté. Encore , si nous avons Alpharabius pour défendre nos droits & confondre l'injustice armée du pouvoir. Il y a dans tout ceci quelque chose qui annonce du mystère : n'aurions-nous point donné dans quelque piège ? Et cette Hortense n'aurait-elle pas eu des raisons pour nous séparer d'elle & d'Emilie ?

De conjectures en conjectures , nous arrivons à la porte du fort ; un des hommes de notre escorte demanda celui qui commandoit la garde , & lui dit : Je vous remets les ravisseurs de la femme du capitaine Vanvouk. Aussitôt une troupe , plus nombreuse que la première , nous conduit en prison.

Le fond de cette histoire , qui n'étoit pas énigmatique pour moi , étoit un mystère pour Grapin , qui ignoroit l'extravagante passion de Vanvouk pour Emilie. Il dut bien être étonné de se trouver le ravisseur de la femme d'un capitaine Hollandois , en croyant simplement avoir retrouvé la sienne sans avoir eu le tems d'être son mari. Pour surcroît , on nous avoit mis dans une prison séparée , & je n'avois la liberté ni de le voir ni de lui écrire. Notre captivité ne pouvoit être longue. Vander-Grosman devoit bientôt mettre à la voile , & l'intérêt de Vanvouk étoit

étoit de nous faire partir avec lui.

Je craignois que le faux mari ne l'emportât sur le véritable , qui n'avoit pour lui que le courage & la vertu d'Emilie , que le témoignage d'Hortense & les remords du scélérat ; mais on lui refusoit la liberté d'établir ses droits , liberté qui devoit être un privilège respecté chez toutes les nations , & qu'on trouve moins à Venise & au Cap de Bonne-Espérance , que dans les pays monarchiques.

O que ma liberté eût apporté de changement sur la scène ! J'aurois perdu la vie, ou Vanvouk le fruit de ses attentats. Mais le petit nombre d'hommes , capables de former des résolutions généreuses , manque presque toujours de moyens propres à les exécuter. Occupé des chagrins d'Emilie & des rigueurs de ma captivité , je tentai d'adoucir le vieux Cerbere , à qui la garde de mon antre étoit confiée ,

II. Part.

F

je voulus acheter de lui la liberté de me justifier, ou du moins la permission d'écrire à mon ami. Le croira-t-on ? mon hideux gardien étoit Hollandois, & il ne succomba point à mes promesses.

Enfin le départ approchoit ; on me fit conduire avec une escorte jusqu'au vaisseau, où je trouvai Grapin plus satisfait de me revoir, qu'affligé de ce qu'il avoit perdu. Nous sommes libres, s'écria-t-il en m'embrassant : cher ami, pardonnez au malheureux Grapin le choix qu'il a fait de la plus dangereuse des femmes ; elle nous avoit séduit l'un & l'autre par l'extérieur d'un héroïsme conjugal dont je devois la croire incapable. Mais le voile qui nous la cachoit est déchiré, & le petit désagrément qu'elle t'a fait essuyer, doit te donner une idée assez juste de son caractère. C'est une de ces femmes pour qui un homme est un

homme. Nous faisons , toi & moi , cause commune. Les injustes reproches dont tu m'as accablé en sa présence , méritoient bien quelques jours de prison. Ne diroit-on pas qu'elle choisit ses galans moins pour satisfaire son goût que pour me faire enrager ? Elle peut bien m'aimer ; mais elle épouserait plutôt l'Antechrist , que de se voir réduite à n'avoir qu'un seul mari. La charmante personne ! elle m'a fait abandonner ma patrie ; elle m'a fait emprisonner au Cap de Bonne - Espérance ; elle me fera pendre à Ceilan pour ses menus plaisirs.

Il alloit s'exhaler sur les vices prétendus d'Emilie , si je ne l'eusse arrêté dans sa course rapide. Je me hârai de l'instruire des violens transports de Vanvouk ; de la constance d'Hortense à lui interdire sa maison , & de l'antipathie d'Emilie pour lui. Il écoutoit attentivement , pâlissoit , levoit les

yeux au ciel, s'écrioit de tems en tems : Est-il possible ! . . . Kerfadek, es-tu bien instruit ? . . . Suis je assez malheureux . . . Il me faisoit répéter les circonstances du délit, & finissoit par n'en rien croire.

L'obligation de répondre à toutes ses questions, nous faisoit perdre un tems précieux. Le vaisseau n'étoit pas encore sorti de la rade, où la quantité de rochers exigent les précautions du plus habile navigateur. Les chaloupes, qui prennent moins d'eau, ne courent pas le même danger. Je sollicitai le petit incrédule d'en prendre une, & de retourner à terre pour s'éclaircir sur le fait discuté entre lui & moi. Il ne pouvoit se refuser à une démarche qu'il devoit à l'honneur d'Emilie & à son propre repos.

Je n'ai garde, répliqua-t-il, j'ai fait sur cette aventure un calcul assez simple. Si la conduite d'Emilie est sans

tache, elle a un motif de consolation ; elle jouira de sa propre vertu , tandis que je jouirai un peu plus tard de la satisfaction de m'en convaincre. Si elle est coupable , comme j'ai de fortes raisons pour le croire , les faveurs accordées ou promises au galant capitaine , n'exigent point ma présence. Ami , je suis libre , & je craindrois , par une seconde démarche , de terminer mes jours en prison. Le petit séjour que je viens d'y faire , m'avertit que le voisinage d'une femme infidelle est dangereux à un mari. Il est plus flatteur de rester dans l'incertitude : c'est la seule ressource qui reste à bien des époux.

Cet endurcissement & cette indifférence me surprirent & m'irritèrent. Je n'y retrouvois plus ce bon sens , cette disposition à saisir le vrai ; c'est qu'il raisonnoit de sang froid , & qu'il agissoit par passion. Je le traitai de

barbare , & lui déclarai l'intention où j'étois d'aller , en qualité d'ami , lui offrir des sentimens qu'elle étoit en droit d'attendre d'un époux.

Pars , j'y consens , me dit-il , avec une indifférence qui redoubla mon indignation ; je desiré que ta présence ne soit pas un reproche. Permetts-moi cependant une observation que ton ardeur obligeante pourroit bien te faire négliger. Souviens-toi que ta chere , ta respectable , ta merveilleuse Salvannette est ma femme , quoi qu'en dise Vanvouk , & je ne me consolerois pas d'avoir été supplanté la même année par un Suisse , un Hollandois & un Bas-Breton.

Tu mériterois de l'être par un Hottentot , un Caraïbe , lui dis-je , si Emilie n'avoit à considérer que la justice qui t'est dûe , & se trouvoit autant de facilité au crime que tu en as à l'en soupçonner. Mais , loin de réaliser tes

craintes , son ame incorruptible repousse un tyran qui emploie la ruse , parce qu'il n'attend rien de ses foiblesses , & qu'il ignore qu'il t'a pour complice des outrages faits à une infortunée que tu abandonnes au bord du précipice , où ta légereté & tes caprices l'ont entraînée. Elle n'a d'autre défense que sa vertu dont tu lui fais un crime. Je vole à son secours , qui ne sera point le fruit d'une passion criminelle ; & fût-elle aussi violente que tu parois le craindre , je l'oublierois pour ne songer qu'à ses malheurs. Au reste , sois convaincu que tes soupçons sont tes seuls bourreaux.

Je le quitte brusquement , & me rends chez Vander-Grosman , pour obtenir la liberté de retourner au Cap. Mon dessein étoit d'engager Emilie à nous suivre , & de la soustraire à son persécuteur. Mais le lourd Vander reçut ma requête d'une manière fort

incivile. Prévenu par son compatriote , il me traita de suborneur , vomit des imprécations contre Grapin , qui réclamoit pour sa femme celle que Vanvouk honoroit de ce titre , & qui n'étoit point faite pour un vagabond. Notre capitaine n'étoit pas plus délicat sur les loix de la société , que sur celles du commerce. J'allois le mettre au fait des principales circonstances , il refusa de m'entendre , & protesta qu'il préféreroit toujours le témoignage d'un homme aussi respectable que Vanvouk , aux allégations d'un étranger sans aveu.

C'est ainsi que la plûpart des hommes reglent leurs jugemens , & assez souvent sur de tels principes que les réputations sont établies. Que d'actes de vertus sont nécessaires pour détruire une premiere impression !

Forcé de renoncer à mon voyage , je tentai la conversion de son crédule

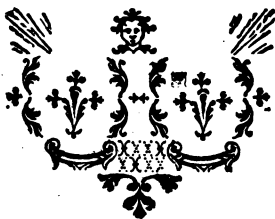
mari, que je ne trouvai pas aussi difficile que je me l'étois figuré. Il avoit toutes les qualités qui constituent l'honnête homme ; mais son extrême vivacité dérangeoit l'ordre de ses perceptions, & l'attachoit à une idée sans avoir égard aux circonstances. La réflexion commençoit à produire son effet à mesure que les emportemens de la jalousie se calmoient. Cette malheureuse passion étoit combattue en lui par un retour tardif à la raison. Je scus profiter d'un de ces momens favorables, pour lui remontrer qu'Emilie, entreprenant le voyage périlleux du Cap de Bonne Espérance, ne pouvoit avoir que lui seul pour objet ; que Vanvouk, qu'elle ne connoissoit pas, & dont il étoit difficile de prévoir la passion, & encore plus de l'autoriser, étoit un fourbe qui lui avoit caché la violence commise sur nous, dans l'espoir que cette séparation forcée

irriteroit l'un & mettroit l'autre en sa puissance.

Je le rassurai sur les suites de l'attentat , en lui représentant qu'on ne pouvoit exercer sur Emilie & Hortense les mêmes actes d'hostilité, parce qu'elles étoient sous la protection des loix , & nous malheureusement sous celle du capitaine Vander qui régnoit en tyran sur son bord.

Grapin avoua ses torts , promettant de les réparer. Il confondit ses soupirs avec les miens ; nous maudissions le capitaine Vander , le persécuteur d'Emilie , & les vents qui nous éloignoient d'elle. Nous commençames à reprendre nos entretiens avec le docteur par excellence. Il nous parla d'une de ses productions sublimes intitulée : l'Arc-en-ciel Philosophique , qui , selon lui , contenoit le germe des grandes vérités , comme l'arc-en-ciel physique présente les sept couleurs primitives. C'est

de ce merveilleux ouvrage que sont
extraites les hypothèses qui vont être
discutées , qui pourroient bien étouf-
fer les grandes vérités dans leur germe.





CHAPITRE VIII.

*Alpharabius démasqué. Examen
de quelques hypothèses.*

LES hommes bien nés , qui s'intéressent à la gloire de leur espece & des lettres , seront sans doute scandalisés de trouver dans le réformateur des loix & des notions reçues, dans le sublime Alpharabius , un insigne fripon qui vole son hôtesse & Grapin dans une ville de Bretagne, un lâche suborneur qui tente d'enlever Emilie, & risque ensuite , à l'aide d'un nouveau déguisement , du portrait qu'il a dérobé , & des éclaircissemens que donne Grapin en racontant ses aventures. Ah , misérable ! qu'un ignorant honnête homme est supérieur à un

ſçavant fripon. Les plus belles productions de l'eſprit ſont flétries par un ſeul vice du cœur. Meſſieurs les auteurs, ne vous affligez pas de voir un de vos confreres démaſqué, il n'eſt point de corps ſans tache. Le tribunal des loix a des interprètes corrompus, le cloître a des hypocrites, & le camp, des Sybarites efféminés. Je n'eſtime parmi les écrivains que ceux dont le cœur ennoblit l'eſprit; que ceux qui conſacrent leurs veilles à la félicité publique, & je diſtingue un Dal... un Helvidius de cette foule de mercenaires qui font craindre leur art & déshonorent leur talent.

Fatigué des paradoxes révoltans du docteur, j'élevai la voix pour les confondre. Apprends, ô Alpharabius, ſi jamais la vérité peut entrer dans une tête à ſyſtème, apprends que la raiſon eſt inſuffiſante dans la réformation des mœurs. Le projet le plus inſenſé

qu'ait jamais enfanté l'imagination en délire , est de vouloir faire de tous les sentimens humains un sentiment unique ; de toutes les facultés de raisonner , une raison universelle ; ou , si l'on veut , de toutes les contradictions possibles , une loi simple , positive & fondamentale. Tu te plains avec quelque justice des maux répandus sur la terre , de l'abus continuel que les hommes font de leur raison ; & , par une contradiction bisarre , tu veux qu'elle soit la seule autorité qui les soumette , la seule lumiere qui les dirige. Une telle prétention cessera d'être absurde lorsque la terre n'aura pour habitans que des Montesquieu & des Socrate. Mais , en attendant , je desire que la raison de ceux-ci influe sur les loix , & les loix sur la destinée & les mœurs des citoyens. Je veux , comme toi , être gouverné par la raison ; mais je conteste à chaque citoyen

le droit de n'agir que d'après la sienne.

Ouvre les annales des nations pour mieux sentir les conséquences de ton systême. Jette les yeux sur les siècles de barbarie qui, selon toi, n'auroient jamais dû exister, puisque l'action de la loi naturelle, toujours la même, n'admet aucune distinction de tems, de lieux & de personnes.

Considere les premiers philosophes cherchant laborieusement la sagesse dans l'Égypte & dans la Chaldée, transmise ensuite aux Grecs & aux Romains, presque inconnue aux autres nations. On prétend que nous avons été six cens ans réunis en corps, & formant un état assez considérable, avant d'avoir le sens commun. N'est-on pas en droit d'en conclure que la saine raison est la dernière découverte faite par des êtres raisonnables ?

Il en est de la sagesse, prise pour un effet naturel de l'entendement hu-

main, comme des idées innées ; ce que nous trouvons établi, & ce dont nous jouissons sans effort, paroît tiré de notre propre fond. Il n'y a que le philosophe qui observe & discute, qui réprime cet amour propre & cette erreur.

Qu'est-ce que la vertu ? C'est, répond un sage, un sacrifice de soi-même. Qu'est-ce que la loi naturelle ? c'est l'amour plus ou moins éclairé de l'ordre, uniquement fondé sur l'amour de soi. Ou ces définitions sont fausses, ce que je ne crois pas ; ou Alpharabius est un mauvais raisonneur, ce qui est assez vraisemblable.

Dans le premier cas, c'est l'intérêt d'autrui qui prévaut ; dans le second, c'est toujours le nôtre ; le brigand qui me vole, le juge qui me dépouille de mes possessions, l'homme en place qui m'écrase sous le poids de son crédit, le scélérat qui m'assassine, sont plus

sensibles aux avantages présens, qu'à la crainte d'éprouver un jour les mêmes maux dont ils m'affligent.

Ces hommes, dis-tu, n'ont point assez consulté la loi naturelle, où ils ont mal interprété ce qu'elle prescrit. J'entends; ma destinée & ma vie dépendent des bonnes ou mauvaises combinaisons de mes semblables. Apprends que c'est exalter cette raison universelle, c'est la rendre palpable aux esprits les plus grossiers, que de l'associer aux loix & aux préceptes de la religion, qui pénètrent où les loix n'ont plus de force. C'est une vérité reconnue par les sages. Quelques-uns ont avancé que les inventeurs des cultes les plus insensés avoient forgé un lien nécessaire qui, peut-être, a contribué plus que la politique à réprimer la violence & à former la société; ainsi tu divises ce qui doit rester uni, & réunis ce qui n'est point fait pour l'être,

c'est-à-dire l'opinion des hommes, qui tous ont leur manière de voir & de sentir.

Tu parois ignorer que la sagesse est l'ouvrage du tems, & les passions celui de la nature. Il est ridicule de nous ramener à cette licence effrénée & barbare des premiers âges dont nous avons eu tant de peine à sortir. Ton hypothèse une fois adoptée, le genre humain rentre dans l'état d'avilissement ou croupit le sauvage. Le scélérat n'aura plus d'entraves; son penchant sera sa loi, l'amour propre son juge, & ses caprices la raison universelle. Essayons de rassembler ici tes paradoxes pour les combattre, je dois ce tribut à la raison universelle que tu confonds avec la tienne, & que chaque individu croit avoir seul en partage en publiant qu'elle est gravée dans tous les cœurs.

Tu préfères les loix de la Chine à

celles de la France. Cette haine pour ta patrie a sa source dans sa sévérité à punir la bassesse des inclinations, & à réprimer les accès d'un caractère dur & farouche. Quelle terre ne vomira pas de son sein le calomniateur qui l'abreuve de son fiel ? En quel lieu jouira-t-il d'une paix durable, si les principes d'effervescence & de corruption sont dans son cœur ? Un prétendu réformateur a-t il droit de réclamer la liberté de penser quand il en veut priver les autres ? La tolérance, qui est le premier tribut qu'on doit à l'humanité, ne doit point s'étendre sur les corrupteurs publics.

Tu exaltes avec enthousiasme le livre de Confusius, qui ne t'oblige à rien, pour avoir le droit d'en décrier un qui t'oblige d'être honnête homme. Ce Confusius, même au jugement de ceux qui ont lu Plutarque, est le plus froid des moralistes ; ses sentences sont

au-dessous des quatrains de Pibrac, & ce n'est que de son obscurité mystérieuse qu'il emprunte son mérite.

Pirrhonien outré, tu cesses de l'être en faveur des Chinois; tu veux bien admettre l'antiquité de leur chronologie pour usurper le droit de combattre la nôtre. Mais que cette antiquité est peu de chose comparée à celle du royaume de Mandinga en Afrique. Consulte les peuples qui l'habitent, ils t'affirmeront que le prince qui les gouvernoit à la fin du quinzième siècle, lors des découvertes du prince Henri, descendoit de quatre cents quarante-quatre monarques, & les Chinois en comptent à peine deux cents trente-huit depuis Fo-hi, qu'on regarde comme le fondateur de leur empire.

Puisque tu te fais un devoir de rejeter les fables, quel motif te fait respecter celles des Chinois? Leurs annales, dis-tu, sont appuyées sur des observations célestes?

Je suis bien fâché pour toi qu'un habile mathématicien ait trouvé deux de ces éclipses évidemment fausses. Tu sçais, comme moi, qu'il est aussi facile de constater les éclipses anciennes par un calcul retrograde, que d'annoncer celles qui doivent arriver. O que les grandes vérités reçues en Europe trouveroient de partisans si elles nous étoient transmises par la voie de la Chine ! Je ne réfuterai point les fausses observations des astronomes Orientaux. Je me contenterai de remarquer que les philosophes Grecs ne voyagerent point chez cette nation célèbre qui paroît n'avoir pas été mieux connue des Indiens & des Perses.

Quels artistes la Chine a-t-elle produit ? Ils avoient encore au dix-septieme siècle, de la peinture sans ombre, de la musique sans parties, des édifices sans architecture. Si leur antiquité étoit réelle, ils auroient appris,

avec le tems , à parler autrement que par monosyllabes , à retrancher quelque chose de leur alphabet composé de soixante mille lettres. Peut-on concevoir qu'une nation civilisée , industrielle , gouvernée par ses propres loix , au sein même des révolutions , n'ait pu trouver en quatre mille ans une manière plus simple de caractériser les objets , & de peindre ses pensées. Tant d'imperfections attestent la jeunesse de ces peuples.

Dis-nous , Alpharabius , quel bien reviendrait-il au monde , si tout ce que tu dis de la Chine étoit vrai ? Quel rapport y a-t-il entre leurs archives & la règle de nos actions , entre les préceptes de Confusius & ta conduite en Bretagne & au Cap de Bonne-Espérance ? Mon ami , ne sois ni superstitieux ni impie. Ne méprise point les hommes moins éclairés que toi. Ne cherche point à leur en imposer par de

ſçavans menſonges , ſois réglé dans tes mœurs , citoyen utile à l'état , com-
plaiſant dans la ſociété , honnête dans
les querelles littéraires ; & crois qu'il
eſt plus honteux d'ignorer ces devoirs ,
que ce qui ſe paſſoit autrefois à la
Chine.

Essaye d'être homme de bien , & les
loix te ſembleront plus douces , la re-
ligion plus respectable , l'autorité des
rois moins odieuse. Seroit-il ſage de
ſupprimer les premières parce qu'elles
gênent tes penchans ? La ſeconde , parce
qu'elle bleſſe ton orgueil par la ſoumiſ-
ſion qu'elle exige ? La troiſième , parce
qu'elle réprime ton amour pour une li-
berté qui dégénere en licence ?

Tu t'écartes ſouvent , docteur , &
tu cherches bien loin des armes pour
défendre tes ſophiſmes. Tu nous en-
ſeignes que les Américains , ſéparés du
reſte de la terre , ſont une eſpece d'hom-
mes différente de la nôtre. Je dois une

réponse à tes assertions sans preuves. Je ne puis leur opposer que le vraisemblable jusqu'à ce que de nouvelles courses & de nouvelles observations nous aient conduit à la certitude. Un sçavant académicien (1) a déjà dissipé une partie des ténèbres ; les cartes d'un célèbre géographe (2) publiées en 1733, rendent suspects tes paradoxes.

Il résulte du travail de ces deux respectables littérateurs, que le nord-ouest de l'Amérique septentrionale n'est séparé du nord-ouest de l'Asie que par un détroit que les navigateurs Russes traversèrent en une demi-journée vers l'an 1731 ; que ce détroit, assez long sans largeur, reste quelquefois glacé des années entières ; ce qui a donné aux habitans de l'Asie la facilité de se

(1) M. de Guignes.

(2) M. Buache.

répandré en Amérique & de la peupler. Le Czar Pierre le Grand, étoit dans cette persuasion. Jean Perri ingénieur, étoit convaincu que les Etats de ce Prince étoient contigus à l'Amérique. Alpharabius le conteste ; il s'agit de calculer les probabilités au défaut de l'évidence.

Joseph Acosta atteste que les peuples qui s'établirent au Pérou au neuvième siècle, venoient du nord de l'Amérique. Des pins, transportés sur les côtes de la Tartarie où l'on n'en voit point, firent soupçonner qu'il y avoit des terres, & engagerent des navigateurs à les chercher. Une conformité de mœurs entre les Tangouses, les Samoyedes & les peuples de la baie de Hudson, du Mississipi, de la Louisiane, fait présumer leur identité. Des missionnaires assurent qu'ils ont retrouvé en Tartarie des hommes qu'ils avoient cathéchisé au Canada : ces

II. Part.

G

Américains du nord, aussi dépourvus de barbe que les Tartares Nagayens & Czeremiffes, que les Calmouks Chinois & Sybériens, ne donnent-ils pas une nouvelle force aux inductions de nos géographes ?

Tu affectes d'être surpris que les nations Américaines situées sous la Zone torride, ne sont point de la couleur des negres. Don Antonio Ulloa le fut aussi de trouver les Espagnols établis à Guayaquil, plus blancs que ceux de Madrid, d'appercevoir une exacte conformité entre l'Espagne & le Chili, quoiqu'ils ayent différentes latitudes. La France & le Canada se trouvent au même degré, sans jouir de la même température, & j'ai vécu long-temps sous un ciel doux & serein au milieu des vallons & des campagnes toujours fleuries dans une isle voisine de l'équateur.

Il ne me convient point de donner

des leçons à un docteur ; mais je puis lui dire qu'il est essentiel dans tout système un peu compliqué , que les recherches physiques précèdent les raisonnemens , sans quoi l'on est exposé à tirer de fausses conséquences.

Le nombre de lacs , de rivières qui partagent & fertilisent les terres du Pérou ; les brouillards qui , répandus sur l'horison , rendent les nuits d'un froid rigoureux ; la neige & les glaces entassées sur la longue chaîne des Cordillères , doivent nécessairement concourir à tempérer le climat. L'atmosphère , chargé du salpêtre , du nitre des montagnes , des exhalaisons humides des vallées , affoiblit l'action des rayons solaires , rafraîchit l'air. Ces causes , réunies à d'autres qui nous sont inconnues , produisent un effet assez sensible pour éclaircir le teint des Espagnols.

Je te laisse maintenant errer dans

G j j

l'Afrique , à travers les sables qui couvrent une partie de ses terres , & donnent une nouvelle activité aux rayons du soleil qu'ils réfléchissent de tous les points de leur surface ; je te laisse parcourir un terrain de cent cinquante lieues , sans eau , sous un ciel sans nuages , sans brouillards & sans rosée. Le vent du nord , qui a passé sur les déserts de Barca , sur la Nubie , les vents d'ouest & du levant qui ont traversé les pays des negres & de Bafara , & la contrée aride d'Abex , ne peuvent guères être chargés que d'exhalaisons brûlantes , peu propres à blanchir & à rafraîchir les Abyssins.

Les déserts de Zaara ont environ neuf cens lieues de long , & , en quelques endroits , plus de deux cens de large. Une partie du terrain est inculte & sablonneux. Les Grecs appelloient les habitans de Tripoli , Mesamons , habitans des sablonnières. Docteur , un

peu de bonne foi, & tu conviendras que le pays où l'on achette un verre d'eau dix mille ducats, ressemble encore moins au Mexique & au Brésil, que la peau d'un Mexicain ne ressemble à celle d'un negre. Il falloit demander pourquoi la chaleur est si modérée à la Guyane, au Brésil, & pourquoi le climat du Mexique est aussi tempéré que celui d'Europe, & non pourquoi les Mexicains sont assez blancs & les Abyssins fort noirs. La premiere question eût été d'un sage qui veut s'instruire. La seconde décele l'ignorance ou l'artifice d'un sophiste qui veut tromper.

En arrivant au Cap, je liai connoissance avec un sçavant Anglois, auquel je communiquai tes objections sur la différence des noirs & des blancs; je lui assurai, sur ta périlleuse parole, que les noirs avoient la membrane muqueuse noire, de la laine au lieu de

cheveux, les lèvres grosses & le nez applati; je lui parlai aussi des Albanos: voici sa réponse.

Je m'embarquai en 1757, & me rendis dans l'isle de San-Thomé, où je fus retenu long-tems par des affaires de commerce. J'avois amené deux chiens à long poil & à longues oreilles. Après un séjour de sept ou huit mois dans l'isle, je fus étonné de retrouver ces deux animaux sans poil, leurs oreilles s'étoient insensiblement élevées & placées comme celles d'un renard, tandis que leur voix éprouvoit une révolution aussi singulière. Ils n'aboyoient plus comme en Europe. Leur poil devint raz. Je jugeai que si le climat avoit une telle influence sur le physique des animaux, il devoit aussi opérer des changemens sur l'homme. Cette membrane muqueuse plus ou moins relâchée que la nôtre, peut absorber les rayons de lumière au lieu de les réflé-

chir ; ce qui n'exige pas dans cette partie un changement de forme assez distinct pour être apperçu. L'infusion de vitriol & celle de la noix de gale , sont claires & transparentes ; mêlées ensemble , elle deviennent noires , un peu d'eau forte les remet dans leur premier état.

Il se peut encore que le changement produit par la qualité de l'air & des alimens dans l'organisation des Africains , se conserve & se perpétue long-tems sous les zones tempérées. On voit souvent des vices & des singularités de conformation passer du pere au fils , & désoler une race entière.

On sçait que les negresses applatissent le nez de leurs enfans , comme on abaisse avec une petite planche la partie supérieure du front d'un Caraïbe ; nous défigurons en tous lieux la nature , nous l'assujettissons à nos caprices ; il est donc bien extravagant

d'exiger qu'elle soit par-tout la même.

J'ai vérifié que la blancheur des negres , dont il a plu à nos sophistes de faire une espee particuliere , est l'effet d'une maladie de la peau , soupçonnée de Maupertuis , & qui lui fut attestée par M. du Mas , long-tems employé dans nos colonies.

Il regne aussi parmi les Hottentots une autre espee de maladie ou difformité accidentelle , qui n'est que le partage du petit nombre , & dont les voyageurs rarement s'apperçoivent , quoique ces peuples , pour la plûpart , ne soient point vêtus.

Leur usage est de se frotter le corps avec de la graisse & l'excrément des animaux dont ils se nourrissent. Il résulte de ces frictions émollientes , & souvent répétées , que les fibres de la membrane réticulaire n'ont plus le même ressort ; ils s'affoiblissent & se relâchent ; & de l'extension de la peau

se forme une espece de tablier qui ne se trouve que chez les Cafres d'une constitution délicate, par la raison que leurs usages dégoûtans n'ont point encore séduit nos François, jaloux du mérite d'inventer des modes, & de mépriser celles de leurs voisins.

Rappelons-nous, en faveur des Hottentots & des negres, qu'un individu formé de deux especes essentiellement différentes, est privé de la faculté de reproduire son semblable, & nous serons forcés de reconnoître ces êtres difformes pour nos freres.

Ce fut ainsi que l'Anglois observateur, réfuta par des raisons des erreurs qui n'ont pas même l'éclat du paradoxe. Convenez, docteur, que des hommes sans préjugés qui suivent les opérations de la nature, qui en sondent les profondeurs, sont des adversaires bien redoutables pour ceux qui, n'en voyant que la superficie, se croient

dépositaires de ses secrets. Je bénis le ciel que la législation n'ait d'ordinaire pour ennemis, que des scélérats qui n'esperent l'impunité que de sa faiblesse. Les cris d'un furieux servent à faire valoir la modération du sage. Ils avertissent le prince & les magistrats de veiller à la sûreté du citoyen.

Quelle démenche, ami docteur, de vouloir instruire les races futures qu'Alpharabius ne pensoit pas comme son siècle ! Que les principes qui avoient soumis Descartes, Newton, Pascal & Bossuet, avoient revolté sa raison ; &, qu'orgueilleux Titan, il préféra la célébrité d'avoir osé escalader le ciel aux devoirs d'un bon citoyen tristement ignoré. C'est une nouvelle extravagance d'exiger que le monde entre dans cette guerre, ou du moins fixe les yeux sur ces petits combats. J'ai lu quelque part, que les Galibis, assez mauvais danseurs & détestables

musiciens, ne font la guerre à leurs voisins que lorsque ceux-ci refusent d'exécuter leur danse & leur musique. Docteurs contentieux, ne ressembliez-vous pas à ces sauvages? Souvenez-vous de l'axiome employé par un auteur illustre. . . . Qui ne veut point remuer est rarement persécuté.

Sois tolérant, vertueux, respecte les loix & les préjugés utiles aux mœurs dans l'Etat où tu fixeras ton séjour; sois sûr qu'on s'inquiétera peu comment tu penses. Il est vrai que le sage Vespasien, l'ami des belles-lettres, & plus encore du bon ordre, fit battre de verges en plein théâtre, Diogène le jeune, & couper la tête au sophiste Héras. Cette sévérité, à laquelle je n'applaudis pas, tomba sur deux perturbateurs qui, dans les accès de leur mélancolie, avoient scandalisé la nation que le prince est chargé de venger, puisque c'est à lui de punir les

délits publics. Parmi cet essain de séditieux qui combattent pour détruire les loix & les autels, dis-moi, Alpharabius, quel est le Diogène ou le Héras qu'on ait envoyé aux galeres? Montesquieu, sans être superstitieux, n'a point armé contre lui la sévérité de la loi. Honoré des sages, & respecté même de ces ames timides qui marchent courbées sous le joug de la plus humble soumission, il s'est immortalisé par des vérités neuves & brillantes, par des pensées lumineuses & hardies qu'il nous laisse entrevoir, persuadé que nous lui sçaurons gré de nous avoir cru capables de les dévoiler. Quelle différence entre sa modération & la fureur de ces incendiaires qui, la torche à la main, vont mettre le feu au tribunal des loix qu'ils redoutent, à la couche nuptiale qu'ils n'ont pu profaner, aux moissons qu'ils n'ont pu envahir!

Pendant cette conversation , le malheureux Grapin gémissoit en silence ; ses regards sombres , inquiets , dévoiloient les cruelles agitations de son cœur. Les vents propices ne l'étoient plus ni pour lui ni pour moi ; ils nous éloignoient d'Emilie. Nous envisageons notre retour au Cap dans un lointain effrayant ; il fallut s'armer d'une généreuse constance. L'amitié adoucit des maux qu'elle nous faisoit partager. Heureusement que nous avons un docteur sur lequel nous pouvions exercer notre mauvaise humeur , tant il est vrai qu'on peut tirer parti de tout.





CHAPITRE IX.

*Précis de la route depuis le Cap
jusqu'à Ceilan.*

LE navire & ses habitans s'avancent rapidement dans le golfe Asiatique , tandis que mon esprit toujours au Cap s'entretient d'Emilie , ou s'occupe avec Grapin. Le 21 de Juin on avoit perdu de vue les montagnes de la Cafrerie. Treize jours de marche avoient conduit le navire par le travers de l'isle Madagascar , la plus grande que l'on connoisse après celle de Borneo. Les vents d'ouest ne nous avoient point quitté depuis le départ du Cap de Bonne-Espérance. Ils firent place à celui d'est vers les premiers jours de Juillet. Les moufons , ou vents du

midi , regnent aussi sur cette mer une partie de l'année , & leur retour , assez constant , entre pour beaucoup dans le calcul des voyageurs.

Le 25 Juillet on supputa que nous étions à la hauteur de l'isle d'Amsterdam au quatre-vingt-deuxieme degré de longitude , & au trente-sixieme degré trente minutes de latitude méridionale , que le trajet compris dans cette isle & le Cap pouvoit s'évaluer à sept cent soixante-quatre lieues. On comprend aisément que nous n'avions pas décrit une ligne droite , la mer resserrée entre l'isle Madagascar & les côtes d'Afrique , forme un courant que le prudent pilote eut soin d'éviter , & ce , pour cause.

En quatre jours on joignit le cent troisieme degré de longitude & le vingt-septieme degré de latitude. Une marche si rapide cessera de paroître surprenante , si l'on se rappelle que le

navire portoit Vander-Grofman & fa fortune. Nous étions alors à quatre cens lieues des terres australes. Le 2 Août nous paffames pour la feconde fois le tropique du capricorne. Le 19 nous étions à la hauteur du détroit de la sonde au feptieme degré de latitude , fans avoir effuyé de tems contraires dans ces mers où la lame est courte & dangereufe , où fouvent on apperçoit des requins fe jouant fur les eaux. Il paffe pour constant qu'ils préfagent le calme , & les marfouins la tempête.

Ces interprètes muets des variations de l'atmosphère , me paroiffoient moins affreux que mes mauffades compagnons de voyage. Ma confolation étoit dans mes converfations avec Grapin. Il étoit instruit de mes démarches auprès de Vander en faveur d'Emilie , & de l'exceffive rigueur de fes refus. Dans fon ressentiment , il l'appelloit toujours le capitaine Courbari , nom d'un

arbre de l'Amérique , dont l'extrême pesanteur étoit l'emblème dudit capitaine ; la dureté du bois , celle de son ame ; la couleur d'un rouge obscur , celle de son teint bourgeonné ; le vert obscur des feuilles , celle de sa figure triste & lugubre ; l'amertume de sa feve , celle de son caractère. Quiconque connoîtra l'arbre & Vander-Groffman , fera frappé de l'exactitude de tous ces rapports & de l'espece d'affinité , rarement apperçue , qui se rencontre entre les différentes productions de la nature.

Vander , depuis le Cap de Bonne-Espérance , s'étoit senti quelque penchant pour Alpharabius. Ils s'étoient faits mutuellement des protestations d'amitié. Je n'étois pas surpris qu'il se trouvât entr'eux quelque vertu magnétique propre à les réunir. Grapin , dès ce moment , présagea que leur union seroit funeste au genre humain.

Il sçavoit, il est vrai, que Vander-Grofman avoit agi de concert avec Vanvouk pour nous faire arrêter & nous éloigner d'Emilie ; mais il ignoroit alors les mauvais tours que lui avoit joué Alfarabius ; il ne le soupçonnoit pas de lui avoir enlevé cinquante pistoles & le portrait de sa femme, de l'avoir exposée dans les déserts de la Cafrerie, en lui faisant redouter les poursuites du capitaine Vanvouk, moins dangereuses que les siennes. Voici sur quoi il fondeoit ses pressentimens.

Je ne sçai, me disoit-il, quelques jours avant d'arriver à Ceilan ; mais Alfarabius doit être un bel esprit errant, semblable à ces empiriques qui débitent leur recette avec un air d'assurance, & disparoissent aussi-tôt qu'ils sont connus. Il a beaucoup vu, parce qu'il a été chassé de tous les Etats ; il insulte les rois, parce qu'aucun n'a

voulu le prendre à ses gages. Est-il naturel qu'un homme de lettres, jouissant dans sa patrie de l'estime publique, s'en éloigne pour aller faire le rôle d'aventurier à la Chine? Il fuit, nous dit-il, les traits de l'envie: Eh! seroit-elle assez puissante pour armer contre lui toutes les puissances de l'Europe? Oh, mon ami, le dangereux talent de substituer par-tout ses idées aux choses, les sophismes aux raisons, les conjectures aux vérités, le tableau riant de la volupté aux traits sombres de la morale!

Il est d'expérience que le sage qui raisonne n'a pas beau jeu avec le bel esprit qui plaisante. Un bon mot anéantit trente argumens. On n'a pas toujours le loisir de discuter; on est toujours disposé à rire. Malheur à l'écrivain qui, ne connoissant point le ton plaisant de son siècle, s'amuse à faire des distinctions entre l'axiome &

l'hypothèse. Vent-on usurper le titre de grand homme ? il faut quitter le ton modeste & devenir son propre admirateur ; il faut ressembler à ces fanfaron qui étourdissent les sociétés de leurs brillans exploits , & qui se fauvent les premiers dans une affaire.

J'aime qu'on fasse le bien & qu'on se taise. J'ai souvent remarqué que le citoyen le plus respectable est celui dont on parle le moins. Il se contente d'agir : la vertu , ennemie du faste , s'expose rarement aux yeux du vulgaire ; & , pour la connoître , il faut la chercher , soin dont les hommes ordinaires sont incapables.

Beau docteur , moins de leçons & plus d'exemples. La morale que pratiquoient Socrate & Platon , a-t-elle aujourd'hui besoin de réforme ? Est-il honteux d'être honnête homme à leur manière ?

Lorsque vous appercevez des révo-

lutions fréquentes dans un gouvernement , ajouta Grapin , des projets détruits aussi-tôt que formés , soyez assuré que c'est un vice de l'administration , c'est un malade qui s'agite & cherche une position avantageuse ; si nos provinces deviennent incultes , la foule des écrivains oisifs nous donne aussi-tôt des plans économiques , des recettes infailibles pour améliorer nos terres , tandis qu'on manque de bras pour les cultiver. Les campagnes sont dépeuplées , les cultivateurs languissent dans le besoin ; ces maux peuvent-ils être réparés par des semailles & des charues artificielles ? Il en est de même des nouveautés qu'on s'efforce d'introduire dans les mœurs ; elles annoncent leur perversion. Sçais-tu , cher Kerfadek , pourquoi il se trouve tant de législateurs , de politiques , de moralistes & de docteurs en agriculture dans les instans de dépérissement ? C'est

que le nombre des charlatans s'augmente à mesure que les maladies épidémiques font des progrès, accident aussi funeste que le mal même.

Restons chacun à la place qui nous est assignée dans la chaîne des êtres ; c'est le plus bel effort de la raison. Le particulier qui n'est point admis dans le secret des affaires publiques, n'en saisit jamais tous les rapports ; il s'attache à quelques parties isolées qu'il connoît, & s'érige en censeur amer de certains vices dont découlent souvent d'utiles effets. Je respecte Montesquieu, je suis ravi qu'il commence à faire autorité chez les Anglois, parmi lesquels il semble né ; j'estime Mirabeau, & supplie les agriculteurs de cabinet, dont l'esprit n'est pas mieux cultivé que nos terres, de vouloir bien nous aider de leurs bras ; nous en avons plus besoin que de leurs stériles spéculations.

La disposition d'esprit du petit bas-Normand, & ma fureur de toujours disserter avec lui, n'étoient pas favorables au projet de continuer nos entretiens avec Alpharabius. Sa liaison mystérieuse avec Vander Grosman étoit encore un obstacle que nous n'essayâmes point de vaincre.

Nous avions passé l'équateur le 25 Août, sans effuyer ni calmes, ni chaleurs brûlantes, quoique le soleil en fût peu éloigné. Neuf jours après, la délicieuse isle de Ceilan s'offrit à notre vue, & répandit la sérénité sur les figures les plus sombres de l'équipage. Le grand Demiurgos, qui nourrit le tigre & l'agneau, qui répand la rosée sur l'aconit & le froment, permit que le capitaine Courbari fit en moins de six mois, presque sans danger, une route de quatre mille trois cents lieues; & le jeune Frédéric, l'honneur & l'espérance de sa nation, périt en traver-

fant une riviere. O providence , tes secrets sont impénétrables !

L'isle de Ceilan , qu'on croit avoir été jointe autrefois au Cap de Commorin , a soixante & sept lieues de long & quarante-sept de largeur. Quoique située sous la Zone torride , on y respire un air pur & tempéré , qui en fait le plus délicieux séjour de la terre. L'isle est partagée par une haute montagne entourée d'étangs ; on trouve sur le sommet un lac d'eau douce. On le dit formé des larmes qu'Adam & Eve répandirent à la mort d'Abel. On y a construit une chapelle où deux sépulcres attirent une multitude de dévots , qui croient que les corps de nos premiers parens y sont déposés. Ce fut du sommet de cette montagne qu'on dit qu'Adam s'enleva. On en a conservé la figure sur une pierre qu'on montre avec un religieux respect.

L'isle , riche de toutes les productions

tions de la nature , fournit aux habitans tout ce qui peut satisfaire leurs besoins & leur luxe. Les fruits y sont d'un goût délicieux ; les aromates , les épicerics , le clou de gérofle , parfument l'air qu'on y respire : c'est de là que les peuples de l'Inde & de l'Europe tinrent la canelle qui croît au milieu des forêts. L'arbre qui ressemble assez au laurier est creux , & il produit des graines qui lui servent de semences. Lorsque dans les premiers jours du printems la pluie amollit les productions de la terre , on fend l'écorce de cet arbre de haut en bas. Les rayons du soleil , pénétrant ensuite dans la fente , détachent l'écorce du tronc. Les insulaires la ramassent & l'exposent au soleil ; mais l'arbre ne peut souffrir que trois opérations ; après trois ans , il est sans vigueur.

Les éléphans de cette isle ont une

II. Partie.

H

intelligence supérieure à ceux des autres climats. Leur docilité les rend plus propres au service de l'homme,





CHAPITRE X.

Grapin & Kerfadedek volés.

HONORÉ de la protection de Vander-Grosman , soutenu de l'amitié de Grapin , je me promettois un avenir délicieux. Le navire étoit à l'ancre , & le capitaine à terre , lorsque des commissaires , conduits par un pilote , vinrent faire un rigoureux examen de la cargaison qu'ils confisquerent au profit de la compagnie. Il s'y trouvoit , selon leur rapport , plusieurs effets réputés de contrebande à Ceilan ; ce qui devoit être une erreur particuliere à Vander-Grosman , & dont on ne devoit pas punir l'équipage. Les marchandises furent transportées à terre , ainsi que le mobilier des voyageurs.

H ij

Je perdois , à la vérité , peu de chose. Mais les deux cens louis de Grapin qu'on avoit réputés effets de contrebande , étoient une perte que je partageois avec lui. Notre unique espoir étoit dans l'indulgence des commissaires & dans les bons offices de Vander.

Nous ne perdimes point de vue le projet de retourner au Cap de Bonne-Espérance ; & , pour mieux y réussir , nous convinmes de nous établir dans les deux ports les plus fréquentés , remettant au hasard plus qu'à notre industrie le choix des moyens propres à nous y faire subsister. J'eus Colombo en partage , & mon ami , Ponto de Gallé , éloigné de vingt lieues.

Le lendemain de notre séparation , je me trouvai agité de mille inquiétudes causées par l'impuissance de trouver des ressources , lorsqu'un heureux hasard offrit à mes yeux l'honnête libraire Achilles Merlot , qui , s'étant

ruiné en France à imprimer les histoires Somnifères de D. étoit venu aux Indes rétablir sa fortune en vendant des almanachs. Qu'on juge de ma surprise , lorsque ce libraire m'apprit que la confiscation des effets du navire n'étoit qu'une fraude tramée entre Alpharabius & le capitaine Vander-Grofman , pour s'emparer de l'argent de Grapin. Les prétendus commissaires étoient des fripons payés & endoctrinés par le docteur. La cargaison avoit été déposée chez un des scélérats , & les bleds transportés ensuite dans les magasins de la compagnie. Voilà le fruit qu'Alpharabius retira de l'indiscrette franchise de Grapin ; voilà le résultat des conférences secrètes du docteur & de son complice.

Tandis qu'un imprimeur , ruiné par un auteur , tendoit une main secourable à un étranger ruiné par un faux philosophe , je cherchois à me distraire

de mes chagrins. Un jour, que je me promenois aux environs de Colombo, j'entendis deux hommes qui exprimoient par de longs soupirs la manière cruelle dont ils venoient d'être traités. Je m'approche & j'apperçois deux Chingulais étendus sur la terre & nageant dans leur sang. L'un étoit un vieillard d'une figure respectable; l'autre, plus jeune & plus dangereusement blessé, ne paroissoit touché que de l'état affreux du vieillard que je reconnus aisément pour son pere. Vivement ému d'un tel spectacle, je cherche autour de moi, & je découvre les auteurs du crime assis entre deux cinnamomes, partageant la dépouille des infortunés Chingulais. Je fonds sur eux, les écarte, & reprends leur proie. Je reconnois dans ces malfaiteurs Vander-Grosman & deux hommes de son équipage. Le trouble inséparable d'une mauvaise action, leur fuite précipitée,

ne leur permirent pas de distinguer, dans le vengeur des Chingulais, leur compagnon de voyage. Je m'approche du vieillard, j'essaye d'arrêter le sang qui coule de ses plaies, je les arrose de mes larmes. Suivez-moi, lui dis-je; & vous, jeune homme, aidez-moi à soutenir ses pas chancelans; puissent mes foibles soins vous faire oublier les coupables! Reprenez les biens dont ils vous ont inhumainement dépouillés.

Le vieillard me regarde avec une admiration mêlée d'attendrissement & de joie; il élève ses mains ensanglantées vers le ciel, qu'il implore en faveur de son libérateur. Nous marchons lentement vers la ville, où nous fumes reçus par le compatissant Merlot, qui nous donna tous les secours nécessaires. Au bout de douze jours, les Chingulais furent, grâces à nos soins, en état de retourner à leur habitation, pénétrés de respect & de reconnois-

fance pour leur bienfaiteur. Les services rendus à l'humanité sont des trophées qu'on s'érige dans les cœurs ; c'est par eux que nous rapprochons de la divinité.

Le joug que la cupidité des Hollandois avoit imposé aux insulaires , commençoit à s'appesantir sur leurs têtes , la confiance étoit bannie , les esprits s'aigrissoient. Le roi de Candi sembloit vouloir profiter de la fermentation générale pour rendre à ses sujets la liberté du commerce , & chasser des hôtes incommodes qui , devenus puissans , traitoient de rebelles un peuple armé contre leur tyrannie. On s'attendoit chaque jour à voir éclater quelque révolution.

Un soir , où j'étois occupé à répondre à la lettre que Grapin venoit de m'écrire pour me prévenir sur les malheurs dont les Hollandois étoient menacés , trois inconnus , qui refuserent

d'entrer chez Merlot , demanderent à m'entretenir. Persuadé qu'ils étoient envoyés par Grapin , je descends dans la rue ; & à peine je les eus abordés , qu'un d'eux me dit assez brusquement : Sauvons-nous , ne perdons pas un instant ; & , sans attendre ma réponse , ils m'entraînent hors la ville avec précipitation. Je fus saisi d'effroi , ne présumant rien que de sinistre d'un pareil événement. Je ne me soupçonnois point d'ennemis à Ceilan. Je pouvois bien exciter la pitié , mais non pas l'envie ; & , dans mon humble retraite , j'avois droit de présumer que Grapin étoit le seul dans le monde qui pût songer à moi.

Ma surprise fut bien plus grande quand un des inconnus m'ôta mes habits , me frotta le corps d'une liqueur brune , tandis qu'un autre détache mes cheveux & me donne ensuite pour tout vêtement une espece de jupon de

H v

toile : Gardez un profond silence , me dit-on , votre vie en dépend. La loi qu'on m'imposoit étoit fidèlement observée par ceux qui m'accompagnoient. Me voilà donc en cheveux longs , courte jupe , enduit par-tout le corps , suivant en silence trois hommes que je ne connois pas ; à travers des bois de cinamomes. J'entendois par intervalle d'autres hommes marchant très-vîte , & dirigeant leur route vers le lieu que nous abandonnions. La perspective de l'avenir n'étoit point agréable , je ne sçavois si l'on vouloit faire un festin de mon individu ; la nuit redoubloit l'horreur de mes idées ; je voulois & je n'osois m'éloigner de mes guides. Que faire ? que devenir ? Un bas-Breton à Ceilan peut bien trouver des fripons qui le volent ; mais a-t-il droit d'espérer des protecteurs ?

Enfin le jour qui parut me tira de ma douloureuse incertitude ; je re-

connus parmi mes conducteurs le jeune Chingulais dont j'avois été le défenseur. J'allois lui demander l'éclaircissement de mon aventure ; mais, l'insulaire prévoyant mon intention, me fit entendre par un signe que l'instant de parler n'étoit point encore arrivé.

La troupe silencieuse continue sa marche ; & soit qu'elle traverse des rivières, des vallons, des forêts odorantes de caneliers, ou qu'elle franchisse le sommet des montagnes, elle évite les lieux qui paroissent fréquentés & découverts. Les sentiers étroits, les routes détournées & presque innaccessibles sont choisies de préférence. Tant de précautions redoublèrent mes allarmes. On fortifie mes soupçons par le soin même qu'on prend de les dissiper : c'étoit pour moi un funeste présage des malheurs dont la nation Hollandoise & les Européens étoient menacés. Après avoir réfléchi sur moi-

même , je tournois mes réflexions sur Grapin. Attendri sur le sort de mon ami , j'oublie la loi qui m'est imposée , & je m'écrie : Hommes généreux & bienfaisans , laissez-moi dans ce désert , courez à Galé , volez au secours d'un mortel plus digne de vos bontés ; je lui cede tous mes droits à votre reconnoissance. C'est en le sauvant que vous pouvez vous acquitter envers moi. Souffrez que je rappelle en sa faveur le secours qui a sauvé la vie de votre pere & la vôtre. Cet ami est pour moi un pere , un bienfaiteur que je ne puis abandonner sans crime.

J'offris de les accompagner & de leur faire connoître Grapin. Le Chingulais s'efforça de me calmer en me remontrant avec douceur l'impossibilité d'arriver à Ponto Gallé avant les troupes destinées à s'en emparer. Ce seroit me perdre , me dit-il , sans sauver votre ami , ne me faites point re-

pentir d'avoir préféré le sentiment intérieur de la reconnoissance aux intérêts de ma patrie, & les ordres d'un pere à ceux de mon souverain.

Je fus également frappé de la situation critique de Grapin & des raisons de l'insulaire. Agité de mille soucis, j'arrive dans une cabanne fans m'en appercevoir, & je ne sortis de mon engourdissement léthargique que par l'aspect imprévu & les tendres embrasemens du vieillard que j'avois secouru près de Colombo. Ce vertueux pere de famille goûtoit toutes les douceurs de la joie la plus pure. Il se voyoit environné de son bienfaiteur & de ses enfans. Rendons graces à Budu, s'écrie-t-il, qui vous a garanti des dangers du voyage. Kerfadek je vous revois, je suis heureux de pouvoir m'acquitter envers vous des devoirs que la reconnoissance, l'humanité & le respect qu'on doit à la vertu m'ont

imposé. Je vous ai compté parmi mes enfans dès l'instant où vous m'avez rendu une main secourable, & mes jours ne pouvoient être paisibles quand je songeois que les vôtres étoient en danger.

Tel étoit dans le respectable vieillard Abu-Singa, le langage de l'affection paternelle; tel est celui du sage qui connoît le prix des bienfaits. Je ne pus me défendre d'y être sensible. Malgré l'accueil que j'y reçois, j'étois absorbé par l'idée terrible de Grapin expirant. C'étoit pour la dissiper que je me disois, l'homme vertueux qui m'a sauvé n'est pas sans doute le seul doué de cette délicatesse de sentiment, qui intéresse le cœur aux disgrâces d'autrui. Pourvu qu'il s'en trouve un second, & qu'il ait connu Grapin, je ne dois plus craindre pour sa vie.



CHAPITRE XI.

Retour de Kerfadedek à Colombo.

LES soins de Singa, la complaisance de ses enfans, la beauté du séjour, la douceur du climat, enrichi de tous les dons de la nature, les agrémens d'une vie paisible au sein du carnage & de la désolation, rien ne pouvoit me consoler. Chaque jour faisoit couler mes larmes pour Grapin. Le cruel état d'Emilie étoit sans cesse présent à mes yeux. L'ombre sanglante & défigurée de mon bienfaiteur Merlot, sembloit me reprocher ma fuite précipitée.

Abu-Singa, témoin d'une douleur que je tâchois de lui cacher, crut entrevoir un desir secret de retourner

dans ma patrie. Il m'aimoit par le souvenir de mes bienfaits , & plus encore par l'ascendant que la noble simplicité & la vertu modeste exercent sur les ames élevées ; mais ses inclinations étoient subordonnées à la prudence. Loin de s'opposer à mon départ , il en hâta l'exécution. Ses trois enfans , qui m'avoient contraint d'abandonner Colombo deux jours avant qu'il fût investi , se chargerent encore de me conduire sur le rivage , & de pourvoir à la sûreté de mon embarquement.

Nous apprenons en route que le roi de Candi s'étoit rendu maître de la place où il exerçoit de terribles vengeances sur tous les Européens. Allarmé sur le sort de Merlot , je lui écrivis de me venir joindre au plutôt. Ma lettre fut interceptée , & le lendemain je fus appréhendé au corps par des satellites qui me sommerent de comparoître au tribunal du roi.

Le premier objet qui frappa mes yeux , fut le divin Alpharabius armé d'un crucifix , lié & garoté , & tout prêt à quitter ce monde pervers & corrompu. J'apperçois à ses côtés Vander Grosman , qui n'aimoit pas assez les hommes pour regretter la vie. Il se consolait avec sa pipe du moment terrible qui alloit expier trente ans de crimes. Dès qu'il m'apperçut enchaîné comme lui , il se mit à sourire. Les scélérats prêts à périr voudroient que l'univers fût anéanti avec eux.

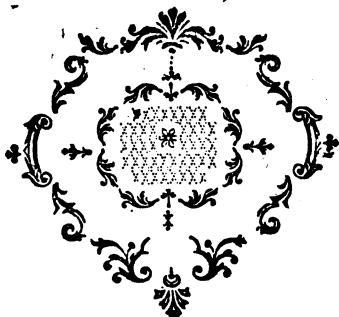
Je comparus devant le monarque qui , d'un ton fort incivil , me dit : Perfide étranger , tes deux compagnons de voyage t'ont déclaré le complice de leurs larcins , & sur-tout de l'assassinat de deux de mes sujets , & je prononce contre toi l'arrêt de mort que je viens de prononcer contr'eux. Je voulus me justifier , mais j'avois

tort , les rois d'Asie veulent toujours avoir raison.

Le bruit & le motif de ma condamnation parvinrent jusqu'aux oreilles des enfans de Singa. Ces amis généreux, qui avoient suivi mes traces, viennent se jeter aux pieds du monarque, & lui déclarent que, loin d'avoir été leur assassin, j'avois été leur libérateur. Quoi, dit ce prince, vous me citez-là un trait bien singulier ! Comment croire que des Européens, qui font plus de quatre mille lieues pour nous duper, ayent assez d'humanité pour respecter nos vies ? Vîte, vîte, qu'on le débarrasse de ses chaînes, je veux qu'il vive heureux par mes bienfaits. Généreux étranger, ajoura-t-il, ne crois pas que nous soyons assez barbares pour punir par haine & par prévention. Le glaive ici ne frappe que les scélérats,

ou les Philosophes Voyageurs. 187

& je t'estime assez pour me justifier
devant toi du coup qui va tomber sur
tes compagnons:





CHAPITRE XII.

*Nouvel interrogatoire subi par
Alpharabius.*

LE sublime & très-subtil docteur comparut devant le tribunal pour subir un dernier interrogatoire. Il paroissoit fort touché de quitter le monde sans avoir eu le tems de le corriger.

L E R O I.

Maître Vaurien, je veux être instruit de tous les détails de ta vie. Quel est ton pays ? quels sont tes parens ?

A L P H A R A B I U S.

Sire, vous êtes comme tous les rois, vous voulez être instruit de tout, &

l'on vous cache tout ce que vous devriez sçavoir.

Pour moi, je suis dans un état à ne vous rien déguiser. Tous mes desirs font éteints, & je n'ai pas même l'ambition de mourir avec courage.

Je suis né dans une province de France plus célèbre par l'industrie de ses habitans que par leur probité : on y parle sans cesse de point d'honneur sans s'occuper de pratiquer les vertus. Je fus le fruit de l'incontinence d'une femme plus foible que vicieuse, plus jolie que spirituelle, & faite enfin pour plaire à tous les hommes qui espèrent plus des foiblesses du sexe que de sa raison. Elle ne m'a laissé que ses penchans pour héritage. Jamais on n'a pu deviner quel étoit mon pere, & je ne crois pas même que ma mere eût eu la témérité de le désigner. Un honnête ecclésiastique, qui étoit fort compatissant pour les veuves & les or-

phelins, se chargea de mon éducation. On n'est point impunément vertueux. Tout le canton jafa du bien que l'homme de Dieu faisoit à ma chaste mere. A l'âge de seize ans je perdis mon bienfaiteur, qui, pour tout héritage, me promit en mourant de se souvenir de moi dans ses prieres. Ce legs étoit bon ; mais j'étois si mondain, que j'aurois mieux aimé qu'il m'eût légué ses bénéfices.

L E R O I.

Ton bienfaiteur te laissa du moins dans un âge où tu pouvois par ta vigueur pourvoir aux besoins de ta mere & aux tiens.

A L P H A R A B I U S.

J'étois né avec des inclinations trop élevées pour m'abaisser à vivre du travail de mes mains. Entraîné par la noblesse de mes penchans, j'embrassai

la vie monastique, & j'eus la prudence de renoncer à tout pour ne manquer de rien.

L E R O I.

Jouissois-tu du nécessaire ?

A L P H A R A B I U S.

L'entrée de la carrière monastique seroit bien pénible, si l'on n'étoit soutenu par une première ferveur. Du poisson salé, des légumes mal assaisonnés, des diètes rigoureuses, des macérations, un sommeil interrompu, étoient les remèdes indiqués pour ralentir l'activité des passions séditieuses,

L E R O I.

Je ne crois pas cette recette bien infallible. Les passions se révoltent & s'irritent par trop d'attention à les réprimer. Un corps farci de gibier n'est pas plus combustible qu'un autre en-

duit de beurre & d'huile. C'est très-bien fait de régler les appétits de la nature, c'est un attentat que de vouloir les éteindre. Nous nous représentons ici Dieu comme un bon pere, & nous sçaurions mauvais gré à nos enfans de s'abstenir de manger pour nous plaire. Etois-tu marié ?

A L P H A R A B I U S.

Non pas tout-à-fait; mais c'étoit tout comme : l'acte conjugal est si impur, qu'on ne le croit point compatible avec la sainteté de cet état. Mais la nature toujours victorieuse ne perd jamais ses droits. Les célibataires sont dans la société ce qu'un corps de réserve est dans une armée; ils sont les vengeurs des délits domestiques. Combien de femmes dédaignées usent de cette ressource pour se consoler de l'indifférence de leurs maris.

LE ROI.

L E R O I.

Je ne comprends pas comment un peuple civilisé peut trouver de l'impureté dans un acte qui donne des magistrats, des guerriers & des cultivateurs. Si tout le monde, chez toi, vivoit à la perfection, on verroit bientôt finir l'espece. Je ne voyagerai jamais dans ton pays. Je vois que quand on est surchargé de pituite, on vous interdit la permission de cracher. Eh, comment t'accoutumois-tu de ce train de vie ?

A L P H A R A B I U S.

Mes penchans étoient trop gênés pour ne pas rompre mes chaînes ; je me fis docteur.

L E R O I.

Eh, de quelle espece est cet animal ! un docteur !

II. Part.

I

A L P H A R A B I U S.

C'est un être qui porte la livrée de la science ; c'est un comédien qui représente un héros ; c'est un charlatan qui vante ses secrets pour la guérison des maladies du cœur & de l'esprit. Ce titre , qui s'achète comme la noblesse , donne , comme elle , le privilège de rien faire. Je me vis dispensé de remplir mon devoir. Mais cette dispense me fit mieux sentir les rigueurs de mon état. Répandu dans le monde , j'en pris les maximes ; le tumulte du siècle me dégoûta du silence du cloître. Le célibat exige certaines circonspectiions qui étoient incompatibles avec mon tempérament ; c'est une guerre de ruse & de chicanne qui dégoûte ceux qui sont toujours pressés de jouir. Je comprai mes peines à une petite voisine dont le mari étoit trop occupé de ses affaires pour être agréable.

Elle parut touchée de mon état , & nous convinmes d'aller chercher un commun asyle au sein de la Hollande. Nous partimes sans faire nos adieux ; & , quoique ma compagne eût enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux dans le ménage , j'eus la délicatesse de laisser à son mari deux enfans pour le consoler de la perte de leur mere. Nous vécumes deux ans dans un pays de liberté ; & je crus qu'en qualité d'homme libre j'avois le droit d'abandonner une femme qui avoit eu le privilège d'abandonner son mari. C'étoit la loi du talion. Par un reste de tendresse pour elle , je lui laissai pour toute fortune deux enfans à nourrir. Ce fut Berlin que je choisiss pour théâtre de mes talens. Je me fis du monarque , législateur & conquérant , un ennemi digne de moi , en dévoilant les vices de sa nouvelle législation & de sa discipline militaire. Un sage ne

doit être jugé que par ses pairs. On me traita d'insensé, & j'esquivai l'ordre donné pour me mettre aux petites maisons.

Je me réfugiai à Vienne auprès de l'héritier du trône des Césars. Ce fut là que j'enfantai un volumineux traité de politique qui auroit bouleversé tout le corps germanique, si l'on eût voulu m'en croire sur ma parole. Le conseil Aulique, dont j'attendois une récompense, alloit me condamner aux galeres. Comme je n'aimois point ce service, je trouvai le moyen de passer à Constantinople, où j'eus la curiosité de m'introduire dans un sérail; j'aurois été empalé si je n'avois eu la complaisance de me faire circoncrire.

Venise me parut un séjour plus propre à exécuter mes projets de réforme. J'entrepris de changer la constitution de l'état; mais je n'obligeai que des ingrats. On me condamne à

être jetté dans le golfe Adriatique pour y boire jusqu'à ce que mort s'ensuive. J'eus l'adresse d'intéresser en ma faveur quelques courtisannes, & leur ascendant sur l'esprit des graves sénateurs, fit changer mon arrêt de mort en bannissement. Je parcourus l'Italie, l'Espagne & le Portugal, où j'écrivis contre l'intolérance. Ce service rendu à l'humanité arma contre moi le zèle brûlant des benins inquisiteurs, qui, pour le salut de mon âme, voulurent faire griller mon corps.

Vous ne ferez pas surpris que je n'aye pu réussir à corriger les rois & les préjugés du vulgaire; mais ce qu'il y a de singulier dans mes aventures, est que toutes les divines productions de mon génie n'ayent pas été plus recherchées que les almanachs de l'an passé. J'en demande pardon à mes libraires. Mais, après tout, est-ce ma

faute si le goût est aussi dépravé que les mœurs ?

L'inutilité où j'étois réduit en Europe, m'inspira le dessein d'aller éclairer la Chine : mais on m'arrête dans mon apostolat. Ah, grand monarque, il faut que vous soyez bien ennemi des Chinois pour les priver d'un tel bienfaiteur.

L E R O I.

Tout ce que tu as fait en Europe ne me regarde pas. Il m'importe peu de sçavoir qu'il y ait un pays où l'on puisse renoncer à sa liberté dans un âge où l'on ne peut disposer de ses biens. Tous les peuples ont leur manière d'extravaguer. Je ne me mêle point des affaires d'autrui; je ne veux être instruit que des attentats commis contre mes Chingulais.

A L P H A R A B I U S.

Il est vrai que dans le loisir d'une

longue navigation , j'avois formé le projet de vastes conquêtes. Mais j'ai été arrêté dans mon début. A mon arrivée , je me suis approprié le bien de mes compagnons de voyage. Mais j'ose protester que ce larcin fut revêtu des formalités prescrites par les loix , puisque nous employames l'autorité des commissaires duement payés.

Ce larcin n'étoit pas assez considérable pour me donner les moyens de paroître à la Chine avec tout l'éclat convenable à la dignité de mathématicien. Vander - Grosman , quoique lourd & massif , est doué d'une imagination féconde en ressources. Son esprit est solide sans éclat. Il me propose une promenade hors de la ville. Tandis que nos yeux avides cherchent une proie , le hasard nous offre deux de vos sujets , & nous succombons à la tentation d'enlever leurs dépouilles. Il est vrai que nous essayames ensuite de

leur ôter la vie ; mais c'étoit moins par malice que par la précaution de n'avoir point de témoins. Grand prince, vous voyez que tout ceci n'est qu'une rencontre, & en bonne législation on ne punit que les attentats prémédités. Il est si vrai que nous n'en voulions point particulièrement à vos deux sujets, que si d'autres s'étoient présentés les premiers, nous leur aurions donné la préférence.

Grand sire, vous conviendrez que dans tout ceci, on démêle plus d'erreur de l'esprit que de vices de cœur. Car enfin, si nous avions mieux raisonné, nous aurions trouvé que la somme des maux qui nous attendent étoit plus considérable que la somme des biens que nous espérons. Autre erreur de calcul. J'avois démontré que dans l'état de nature auquel nous n'avons pas droit de déroger, il n'y a point de possesseur privilégié sur la

terre ; mais je n'avois pas examiné que ce principe est un attentat contre chaque particulier , puisque chaque individu seroit seul contre tous , & que tous seroient contre lui. Dans tout ceci , il n'y a qu'une fausse combinaison qui ne mérite pas la peine de mort. Ce seroit confondre la bêtise avec la méchanceté. Il est vrai que nous avons aggravé notre faute en nous donnant pour complice celui que nous avions volé le premier , & qui , pour surcroît , a été le libérateur de vos sujets. Mais cette imputation est plutôt l'ouvrage d'un bon cœur que de la corruption. Quand on est du même pays , on aime à avoir une destinée commune.

L E R O I.

Maître pendart , j'en suis fâché pour les Chinois : mais nous sommes trop voisins ; je craindrois , qu'après les

I v

avoir corrompus , la contagion ne parvint jusqu'à nous. J'ai entendu ton apologie , c'est au bourreau d'y répondre.

Alpharabius , qui sincèrement auroit mieux aimé enlever des femmes & instruire des rois que d'être pendu , vit bien qu'il falloit renoncer à l'emploi de réformer les hommes , puisqu'il n'avoit pu réussir à faire réformer son arrêt. Tant de sublimes dissertations , qu'il avoit faites pendant sa vie , furent terminées par une péroraison éloquente & pathétique sur la vanité des choses d'ici bas. Tout son auditoire , fondant en larmes , convint qu'un philosophe pendu a bien plus mauvaise grace qu'un artisan en bonne santé.

Je ne dois pas oublier pour l'honneur de sa mémoire , qu'avant de mourir , il demanda à faire une amende honorable pour demander pardon à

Montesquieu & à plusieurs philosophes modernés, qui, en cherchant des vérités neuves & utiles, n'ont eu pour disciples que des corrupteurs publics. C'est ainsi que le Nil, après un débordement qui fertilise l'Égypte, fait éclore, dans la fange des marais, une multitude d'insectes qui dévorent les moissons.

Vander, moins philosophe qu'Alpharabius, marcha avec plus d'intrépidité à son supplice. Cela n'est pas étonnant, il étoit plus accoutumé aux voyages de long cours. Ce pirate Stoïcien parut ne craindre ni désirer la mort. Il faut aimer les hommes pour être attaché à la vie. Il sembla ne regretter que sa pipe qu'il fallut enfin quitter. Il n'étoit pas naturellement grand harangueur. Ainsi, sans s'amuser à pérorer, il se tourna vers l'exécuteur en lui disant : Tu fais-là un vilain métier.

Après cet acte de justice, le roi me dit : Généreux étranger, tu vois comme je punis le crime, tu vas éprouver comment je récompense les services. Mes sujets sont mes enfans, deux te doivent la vie ; je veux que tu me sois redevable de ton bonheur. Retourne dans ton pays jouir de mes bienfaits. Tu trouveras dans le vaisseau, qui doit t'y conduire, un puissant préservatif contre l'indigence. Grand monarque, lui répondis-je, ma félicité sera imparfaite, si je ne la partage avec un ami prêt d'être enveloppé dans la ruine des Hollandois dont il n'a pas partagé la faute. C'est un honnête libraire que je crois fort inutile à Ceilan.

Reprend ton ami, je te l'abandonne. Un libraire est un assassin de l'esprit. Sa profession n'est utile qu'à ceux qui ne veulent pas se donner eux-mêmes la peine de penser. Je ne sçai quelle

manie vous possède , vous autres Européens , vous aimez mieux emprunter la raison d'autrui que de vous servir de la vôtre : pour moi , je donnerois tous les libraires & tous les auteurs du monde , pour un charpentier ou un maçon.

Les courtisans qui m'envioient déjà la faveur de leur maître , me virent partir sans regret. Il n'y eut que le grand trésorier qui voulut s'opposer aux libéralités du roi. C'étoit un homme dur à lui-même & aux autres. Toujours occupé & toujours infatigable , il ne trouvoit de délassément que dans la variété du travail. Ferme jusqu'à l'opiniâreté , économe jusqu'à l'avarice , zélé pour le bien , & fecond en moyens pour le faire , il avoit la solidité des talens sans en avoir l'éclat.

Malgré son opposition , le roi fit charger sur un chameau des effets précieux qui furent déposés dans le vais-

seau. Mon premier soin fut d'ouvrir les coffres que je trouvai remplis de topazes , de rubis , de poudre d'or & d'autres denrées de cette espee. C'étoit une étrange métamorphose , qu'un gentilhomme bas Breton devenu aussi riche que beaucoup de souverains d'Allemagne. Le spectacle de tant de trésors me fit faire un retour sur moi-même. Je me surpris rêveur & chagrin ; j'en démêlai la cause dans la comparaison secrète que je faisois de l'état de médiocrité avec l'extrême opulence. Ces Mydas , me disois-je , qui changent en or tout ce qu'ils touchent , nient-ils de meilleur cœur que leurs laquais ? Sont-ils moins trahis par leurs moitiés ou leurs maîtresses ? Toute femme qui a le moyen de satisfaire ses goûts , en a souvent de mauvais. D'ailleurs je retourne dans un pays où la richesse n'est plus de mode , tout le monde y est gueux & j'y arriverai riche.

Cette singularité me donnera bien des ridicules.

Je me livrois à ces réflexions lorsque je vis arriver mon bienfaiteur Merlot. Mes trésors me devinrent plus chers quand je songai que j'allois les partager avec lui. Ah, mon ami ! m'écriai-je, reviens sans crainte en Europe ; tu n'auras plus rien à redouter des pièges des petits auteurs. Tu t'amuseras à lire des contes, & tu renonceras au métier ruineux d'imprimer des histoires. Vois, vois mes richesses, elles sont les riennes. Mais, dis moi, que ferons-nous de tant de trésors ? J'ai vu plus d'hommes accablés de leur fortune, que je n'ai vu d'heureux faits par elle.

Mon tendre ami, me dit Merlot, si tu suis la route ordinaire, tu t'égareras comme ceux qui t'ont précédé : n'imité personne si tu veux un jour servir de modèle. Les grands & les riches

n'ont jamais connu que l'abus de l'opulence ; esclaves de l'opinion , ils se ruinent en chiens , en chevaux , en maîtresses & en équipages. Une jouissance plus délicieuse t'est réservée. Vas visiter l'humble cabanne du cultivateur , dis-lui : Je te donne une vache & un cheval , cultive ton champ , donne du lait & du beurre à tes enfans , épuisés par le travail & le besoin ; soulage ce journalier qui précède l'aurore , pour commencer un travail qu'il prolonge bien avant dans la nuit. Cet être utile & malheureux ne peut , en rentrant chez lui , que caresser sa famille , à qui il ne peut donner du pain. Pénètre sous son toit , distribue des vêtemens & de la farine , tu feras des heureux à peu de frais. Transporte-toi dans l'atelier de l'artiste ; répand tes bienfaits sur le talent souvent étouffé avant d'éclorre : il ne faut qu'un foible secours à l'artiste pour lui donner le

téms de perfectionner son ouvrage. Marie cette fille nubile dont la triste langueur décele ses besoins : la mettre en état d'exécuter le vœu de la nature , c'est l'arracher au crime. Tel est le secret que je te revele pour arriver au bonheur. Ne goûte-t-on pas une volupté plus pure en se voyant entouré des heureux qu'on a faits, qu'en marchant environné de brillans esclaves qui détestent & trahissent le tyran qui les nourrit ? Le genre de vie que je te propose , n'est pas aussi dispendieux que tu le penses. Parmi tous ceux qui en ont fait l'essai , nous ne voyons personne ruiné par les largesses versées sur l'humanité. La générosité est si féconde en ressources , qu'elle enrichit tous ceux qui l'exercent.

Jamais je ne sentis d'attachement pour les richesses qu'au moment où Merlot m'en apprit l'usage. J'essayai mes jambes , & je trouvai qu'il étoit



plus commode de m'en servir que d'être traîné dans une boîte par des chevaux qui pouvoient à chaque instant me précipiter dans un abyme. Je formai la résolution de nourrir des hommes par préférence à des animaux, d'avoir une femme associée à mon bonheur, au lieu d'une maîtresse friponne associée à mes débauches ; de protéger mes vassaux au lieu de les maltraiter, & sur-tout de ne point regarder leurs champs ensemencés comme une basse cour que je veux impunément piller. Je veux, disois je, être le parrain de tous les enfans qui vont naître. Ne vaut-il pas mieux être le compere d'un fermier que son tyran ? Je me livrois à cet épanchement de cœur lorsque mes amis les Chingulais vinrent me faire leurs douloureux adieux. Ils me forcerent d'accepter quelques barres d'or qui leur étoient superflues, & qui pouvoient m'être

nécessaires pour rendre mes amis plus heureux. Tandis que nous vogons avec un vent favorable, ils s'arrêtent à considérer sur le rivage le navire qui transporte leur bienfaiteur; & moi, toujours occupé de Grapin, je m'éloignois à regret d'une terre qui possédait ce précieux ami. Son nom, son tendre nom, sortoit sans cesse de ma bouche. Eh, quoi! me dit Merlot, votre Grapin doit être à présent à l'extrémité du monde. Il faut que je vous instruisse de tout ce qui s'est passé depuis notre séparation.

Le lendemain de votre départ, votre ami vous adressa cette lettre que j'ai conservée comme un monument de la plus vertueuse amitié.

GRAPIN à KERFADEK.

Depuis que je suis éloigné de toi & d'Emilie, je cherche à m'assurer si j'existe. *Nous étions à moitié de tout,*

comme dit Montagne , *il me semble que je te dérobe ta part ; j'étois déjà si fait à cette double portion , qu'il me semble n'être plus qu'à demi.*

Ce grand peintre des mœurs a peint d'après nature ma situation. Que dis-tu de l'inférieure supercherie d'Alpharabius, complice de Vander-Grofman ? Ce docteur du crime m'a volé mon argent pour faire honneur à la nation Françoisse qu'il va représenter à la Chine avec dignité.

Cette privation est la moins cruelle de mes peines. Ah, fuyons cette terre malheureuse où tout annonce une révolution prochaine ? Les Chingulais, après avoir repris leur liberté, nous raviront la nôtre. Emilie, cruellement outragée, errante sur les mers, ou délaissée dans une terre inconnue, le sage, le compatissant Kerfadek, prêt d'être enveloppé dans une conspiration qui lui est étrangère, . . . ô dieu ! écarte

de moi ces affreuses idées, mon sang se glace, mon cœur est brisé par la crainte & la douleur. . . Un nuage me dérobe les traits que je trace.

Plus incertain que jamais si je reverrai les lieux qui m'ont vu naître, je t'envoie la donation en forme de tous mes biens. Ils doivent appartenir à mon ami, puisque la loi m'empêche d'en disposer en faveur d'Emilie. Prends soin de ses destinées, & conserve tes jours pour elle & pour ta patrie.

De Gallé, ce 19 Octobre.

Grapin, ennuyé d'attendre inutilement votre réponse, vint descendre chez moi à Colombo. Toute ma maison étoit en rumeur; on s'épuisoit en vaines conjectures pour deviner la cause de votre éclipse. Huit jours s'écoulerent, & vous ne paroissez pas. Grapin & moi nous sortons de la ville; &, après bien d'infructueuses recherches, nous étions prêt d'y rentrer lorsque nous apper-

cevons des vêtemens jettés à l'écart. Hélas ! c'étoient les vôtres. Grapin jette un cri perçant , & se livre à toutes les horreurs du désespoir. Barbares , s'écrie-t-il , comment votre rage s'est-elle exercée sur le plus doux des hommes ; il honoroit de sa présence votre affreuse contrée ; il en eût fait les délices si vous n'étiez pas les derniers des humains. Ah ! quand mon ami n'est plus , quand je ne puis distinguer sur quel objet doit tomber ma vengeance , je te maudis , terre ingrate ; puisse le ciel engloutir sous les eaux qui t'environnent , toi & tes perfides habitans.

Pour moi , aussi touché sans être aussi furieux , je suspendis les premiers mouvemens de la douleur pour calmer la sienne. Je l'entraîne dans la ville où il s'arrache de mes bras , court au port , & se jette dans un vaisseau marchand sans s'informer dans quels lieux on va

le transporter. L'équipage, étonné de sa brusque démarche, de son air farouche, & de ses gestes menaçans, formoit le dessein assez naturel de le remettre à terre. Grapin employe alternativement les prières & les menaces. Le capitaine, respectant sa douleur, ou redoutant son désespoir, est forcé de céder à ses importunités, & de le conduire à Batavia. Il est perdu pour nous. Je crains que les matelots ne l'ayent jetté dans quelque isle déserte, ou qu'il n'ait succombé à la douleur d'être séparé de vous.

Ce récit, qui m'exprimoit toute sa tendresse pour moi, me rendit tout-à-fait immobile. J'allois revoir Emilie; mais comment me présenter devant elle avec le reproche d'avoir causé la mort de son époux chéri?

J'étois si absorbé dans mes idées affligeantes, que je me trouvai à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance avant

d'avoir réfléchi que j'étois en mer. Notre capitaine fit un signal pour avoir un pilote qui pût nous diriger dans l'entrée du port. Alors je sentis toute ma douleur se renouveler. Je desirois & je craignois de revoir Emilie, & de porter au fond de son cœur le trait funeste que je crois teint du sang de Grapin.

Nous touchions presque au rivage ; lorsque nous apperçumes un particulier qui s'agitoit comme un énergumène. Il s'élançoit dans les flots avec un empressement qui annonçoit le desir qu'il avoit de nousjoindre. Quand nous fumes près de lui, il s'écria, généreux étrangers, dites-moi des nouvelles du plus vertueux des hommes : vous devez connoître mon ami ; c'est le généreux Kerfadedek. Ah ! seroit-il avec vous ? Cet homme, que tout l'équipage prit pour un insensé, hélas ! étoit Grapin, le fidele Grapin. Je m'élanç

m'élançai dans les flots , je l'embrasse , & nos ames confondues éprouvent une sensation délicieuse , & qui ne peut être sentie à moins d'aimer comme nous.

Nous volons chez Emilie sans nous voir & nous parler. Notre joie étoit muette à force d'être vive. Le moment de notre réunion offre le tableau de la félicité la plus parfaite. Notre bonheur partagé se multiplie , & chacun jouit du plaisir de tous. La généreuse Hortense avoit tout sacrifié pour arracher son amie aux poursuites brutales de ses persécuteurs ; elle ne jouissoit plus que du souvenir de sa bienfaisance ; on lisoit dans ses yeux la joie d'une ame pure & sensible. Sa maison , autrefois si élégante , n'étoit plus qu'une humble cabanne , mais qu'elle étoit embellie des ornemens que prêtent la vertu & l'innocence ! Je m'offris pour réparer ses pertes. Elle accepta mon-

II. Part.

K

cœur & ma main , & le moment de notre union fut l'époque d'une félicité sans mélange. Qu'il est doux d'associer à ses destinées une femme qu'on tire de la foule , quand elle est assez reconnoissante pour sentir le prix de cette prédilection , & qu'il est facile à une épouse de remplir ses devoirs envers celui qui l'a prévenue par des bienfaits !

Grapin , Emilie , Hortense & moi , nous ne composames plus qu'une famille où la communauté de biens établit une parfaite égalité. Quand nous fumes un peu délassés des fatigues de la navigation , nous primes le parti de venir faire usage de trésors qui nous auroient été fort inutiles chez les Hottentots. Après une navigation heureuse , nous abordames à Brest , où , tandis qu'on déchargeoit nos balots , je proposai à Grapin une promenade sur le port.



CHAPITRE XIII.

Entretien avec un Galérien.

PARMI cette multitude de forçats dont la vie semble être un supplice continu, je vis dans l'ancre du crime briller la joie qui fuit les palais des grands oisifs, & la cabanne du pauvre épuisé de fatigues. Je distinguai de la foule un particulier vif & enjoué qui, chargé des marques de son infamie, paroissoit assez content de lui-même. Il fut scandalisé de la pitié que m'inspiroit son état d'humiliation. Un digne forçat, me dit-il, est un homme comme un autre. Je suis persuadé que vous admirez Alexandre pour avoir pillé l'Asie à la tête d'une armée, & que ce héros brigand vous paroîtroit

K ij

méprisable s'il avoit eu l'intrépidité d'aller sans escorte enlever les trésors de Darius. Je vois que c'est l'excès du crime qui lui ôte sa difformité; & cependant toute action opérée par un seul, est plus glorieuse que celle qui s'exécute par le concours de plusieurs.

Surpris de cette logique, je lui demandai par quels moyens il étoit parvenu au grade de galérien. J'ai été atteint & convaincu, répondit-il sans pudeur, d'avoir volé chez mes amis pour dix mille écus d'effets précieux, & l'on m'a condamné, je ne sçai pourquoi, au service de mer pendant cinq ans. Quoi! m'écriai-je, on punit de mort un malheureux qui a volé une vache ou un veau, & on vous inflige une peine si légère pour un crime si grave? Il faut que vous ayez de puissans protecteurs.

Point du tout, répliqua le docteur galérien; la plûpart de mes sem-

blables se mêlent d'un métier qu'ils ne sçavent pas. Faute d'éducation & d'étude, ils ignorent que les formalités l'emportent sur le fond. Ce n'est point le crime qui perd ; c'est la façon de le faire. C'est une peccadille de voler des millions sur une table ou sur une cheminée ; mais s'abaisser à prendre cinq sols dans un coffre fort, c'est un crime capital.

Il faut encore sçavoir qui l'on est, avant d'exécuter une action. La loi indulgente pour certaines conditions est extrêmement sévère pour les autres. Le serviteur qui succombe à la tentation de voler le soulier ou le chaufson de son maître, est puni de mort. Mais un galant homme, qui viole les droits de l'hospitalité, & qui enleve adroitement à son ami son porte-feuille ou ses bijoux, a toujours la vie sauve, & tel est mon cas. Ne semble-t-il pas que notre législation ne sévisse que

contre les maladroits , & qu'elle protege le talent jusques dans le crime ? Il est vrai que nos législateurs sont fort antiques , nos loix se ressentent de la barbarie de leur siecle , & c'est ce qui en consacre la sainteté.

Je priai cet orateur si bien instruit de nous conduire au lieu où ramoient les impudiques , les ravisseurs & les adulteres. Il m'apprit qu'il n'y en avoit pas un seul dans toute la colonie , où d'ailleurs leurs talens seroient fort inutiles. Il justifia scavamment la police qui laissoit aux offensés la liberté d'être offenseurs à leur tour , & l'on peut assurer qu'en ce cas la loi du talion est dans toute sa vigueur. Ces séducteurs agréables , ajouta-t-il , qui , par maniere de passe-tems , violent la couche nuptiale de leur hôte ou de leur ami , font rentrer tout dans l'ordre des choses ; ils sont les distributeurs des prérogatives du citoyen dans toutes les

familles , ils mettent l'équilibre dans routes les conditions. La femme adultere d'un artisan lui donne à nourrir les enfans d'un grand seigneur , tandis que les comtesses & les marquises se vengent de l'infidélité de leurs tendrès époux en les honorant du titre de peres des enfans de leur cocher. Quoique galérien , je n'applaudirois pas à cet usage si j'avois la bonhomie de me marier. Mais , après tout , ce vice répare les torts de la législation qui assigne toutes les distinctions à un certain ordre de citoyens , & qui en excluroit les autres si toutes les femmes étoient des Lucreces.

Scandalisé de cette morale , je vis bien que ce n'étoit point sur les galeres qu'on devoit aller puiser la science des mœurs ; & quand le sentiment est une fois flétri par une premiere chûte , la contagion fait de nouveaux progrès. Grapin , aussi révolté que moi , convint

qu'il y avoit beaucoup de vices dans notre législation qui méritoient l'attention du ministre sacré de nos loix, quelquefois trop indulgentes & souvent trop cruelles.

Quand on eut débarqué mes effets, je brûlai d'impatience d'aller rejoindre mon pere. Je n'étois sensible à ma brillante fortune que par l'espoir de la partager avec lui. Ce respectable vieillard, blanchi dans la médiocrité, ne parut touché que du plaisir de me revoir. Sans ambition & sans besoins, il n'avoit jamais formé de vœux que pour ses enfans.

J'avois trois sœurs très-nubiles & très-ennuyées de l'être; mais elles n'avoient pour dot qu'un grand fond de sensibilité, richesse précieuse aux amans, & souvent humiliantes aux maris. Le défaut de fortune les avoit condamnées aux ennuis d'un éternel & pénible célibat. Forcées de se détacher.

du monde , elles s'étoient tournées vers Dieu. Dévotes & chagrines , elles n'étoient plus connues des hommes que par le mépris, qu'elles avoient pour eux. Etrangères sur la terre , elles sembloient ne désirer que leur union avec l'époux céleste. L'esprit tentateur , qui en veut sur-tout aux filles nubiles , leur jouoit de tems en tems de ses tours malins dans leur retraite , & les troubloit dans leurs méditations *mulier que sola cogitat , male cogitat.*

Mon retour leur donna une existence nouvelle ; ces colombes , qui s'élançoient vers le ciel , abaissèrent leur vol vers la terre pour y pousser de tendres gémissemens. L'amour du siècle rallentit leur empressement pour les demeures divines. Mille adorateurs , plus séduits par mes trésors que par leurs charmes , disputèrent à l'envi leur conquête ; & dans le choix des maris j'eus plus d'égard à leurs pen-

chans & au mérite qu'à la fortune. Ces tiges , quoiqu'un peu desséchées , donnerent bientôt des fruits. Leur zele à réparer les momens perdus dans l'inutilité , justifia leur nouvelle vocation.

Depuis ce tems , je passe mes jours dans le sein de la nature & de l'amitié ; & , moins époux qu'amant , je trouve dans Hortense le plus précieux de mes trésors.

Gravin & sa chere Emilie multiplient notre bonheur par la joie innocente & pure qui brillent dans leurs yeux ; & Merlot trouve autant de plaisir à lire les ouvrages nouveaux , qu'il couroit de danger à les imprimer.

Fin de la seconde & dernière partie.